Le Numéro : 75 Centimes
Compte de chèques postaux : 426-15

Dans ce numéro :

Septième Année. — N° 178
31 AOUT 1928

LE " JOURNAL D'HUGUETTE " (suite) -:- LE MASQUE DE CUIR

Ciné-Miroir

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE. — RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 18, RUE D'ENGHIEN, PARIS

DOLORÈS DEL RIO

la belle vedette des " Artistes Associés ", qui triompha dans* RÉSURRECTION *et* RAMONA, *arrive à Paris la semaine prochaine.

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES
1 An..... 28 francs
6 Mois..... 15 francs

Ciné-Miroir

ABONNEMENTS UNION POSTALE
1 An..... 46 francs
6 Mois..... 24 francs

ON VOUS RÉPOND...

LE PRINCE ZILAH. — Nous n'avons aucun renseignement sur Greta Oakland. Quant à Louise Lagrange, Mae Murray, Gloria Swanson et Sandra Milovanoff, nous avons déjà donné, nombre de fois, des détails sur elles dans des numéros antérieurs. Et je vous supplie à deux genoux de vous y reporter. D'ailleurs, ce sera pour vous une lecture substantielle et, si j'ose dire, pleine d'attraits ! Je ne voudrais pas vous décourager, mais il est impossible de tourner en province comme débutante. Lily Damita est née à Bordeaux le 18 juillet 1906 ; il y a beaucoup de chance pour qu'elle reste longtemps en Amérique, si elle y réussit.

L'ALGÉRIENNE. — Parfaitement ! vous pouvez demander la photo de Clara Bow par notre intermédiaire en affranchissant votre lettre à 1 fr. 50. Non, Lily Damita n'est pas mariée ; nous ne donnons pas les adresses des artistes, mais nous leur transmettons les lettres qui leur sont adressées, à condition qu'elles soient timbrées convenablement, comme de juste.

HÉLÈNE TEBEKA. — Max de Rieux se consacre uniquement à la mise en scène maintenant. Voici la distribution d'*Esclaves de beauté :* Olive Tell (la mère), Holmes Herbert (le père), Sue Carol (la fille), Earle Foxe (le bellâtre), Richard Walling (le jeune homme), Margaret Livingston (la confidente). Le prix de l'abonnement est le même en Tunisie qu'en France.

KORRIGANE. — Votre lettre a été transmise à Wladimir Gaïdaroff ; si nous n'avons pas fait d'article sur Wladimir Gaïdaroff, c'est qu'on le voit trop rarement à l'écran. Avant de faire du cinéma, il faisait du théâtre. Rassurez-vous, Richard Dix répond toujours aux demandes de photo des lecteurs.

DINGUITTE ADORANT PIERRE BATCHEFF. — Chère lectrice, nous avons déjà donné cent fois des renseignements sur Pierre Batcheff ; reportez-vous, de grâce, aux courriers de numéros antérieurs. Quant à Fred Thomson, il est né à Pasadena en 1895 ; il est marié à la scénariste Frances Marion ; ces deux artistes ne répondent pas à d'autres noms. Nous ne possédons pas de photos d'artistes format carte postale. Cent milliards de regrets ! Le rôle de Bob dans *Croquette* était tenu par Walter Butler. Votre P.-S. est plein d'une curiosité charmante et flatteuse, mais qu'il m'est, hélas ! impossible de satisfaire ici.

PALLY-DAISY. — Oui, Yvan Mosjoukine tourne actuellement à Berlin pour l'Universal, et il va tourner désormais pour U. F. A. également à Berlin ; il n'est pas encore marié, mais seulement fiancé à une artiste danoise, Agnès Petersen.

RAYMONDE. — Non, Pola Negri n'a pas d'enfant. Je le déplore, mais c'est comme ça !

GROS BABY. — Clara Bow a les cheveux roux acajou, et ses yeux sont de couleur marron clair ; elle mesure 1 m. 61. Collen Moore, 1 m. 59 et Lilian Harvey, 1 m. 65. Bébé Peggy ne tourne guère en ce moment ; elle est née en 1918.

JOSÉ D'OLIVEIRA NUNES. — Le prix de chaque reliure est de 12 fr. 50 pour l'étranger (franco).

ADMIRATRICE DE JAQUE CATELAIN. — Je change un peu votre pseudonyme. Du calme, je vous en prie, du calme ! Non, Raymond-Guérin Catelain n'habite pas avec son frère Jaque. Oui, il a une auto américaine. Voici la distribution complète de *l'Occident :* Claudia Victrix, Jaque Catelain, Lucien Dalsace, De Bagratide, Renée Viller, André Roanne, Paul Guidé, Lebry, Liévin et Raymond Guérin.

DOLOIS. — Les artistes qui jouaient dans *Pucinella*, de Gaston Roudès, étaient : France Dhélia, Lucien Dalsace et Constan[illegible].

RENÉE CHAN[illegible] — Le partenaire de Lya de Put[illegible], dans *Première Douleur*, était Walter Slezac. Oui, nous possédons certaines photos d'artistes français et les procurons [illegible] franco, contre un envoi de 12 [illegible]. Quant aux artistes étrangères, vous pouvez leur écrire par notre intermédiaire en affranchissant vos lettres à 1 fr. 50.

FERNANDO FOREZ. — Ricardo Cortez tourne actuellement pour Tiffany ; il est né, en effet, à Vienne le 28 septembre 1899. C'est un excellent artiste. Vous lirez *la Danseuse Orchidée* dans le n° 166.

FLEUR D'AZUR OU LYS D'OR. — Vous me copierez cinq cents fois le verbe « Vouloir se payer la tête de Jean Camera ».

CARMEN CHÉRIE. — Il m'est bien difficile de vous donner ici la liste des films qu'a tournés René Navarre, car il en a réalisé plus d'une centaine depuis 1912. Vous le verrez prochainement dans *l'Aigle de la Sierra*. Oui, Dolly Davis est célibataire. Et alorsss ? Auriez-vous l'intention de demander sa main ?

UNE BÔNOISE. — Il y a longtemps que la Direction étudie le projet d'un concours comme celui dont vous parlez sans avoir pris cependant encore de décision. Pour Georges Lannes, il suffit de nous envoyer la lettre que vous lui destinez sous enveloppe timbrée à 0 fr. 50. Nous compléterons l'adresse. Adolphe Menjou est né à Pittsburg en 1891.

LYON DE BELFORT. — C'était Brunet, de la Comédie-Française, qui interprétait le rôle principal dans *l'Affaire Blaireau*, avec Gabaroche, Maryse Dorval. Dans *Abnégation*, les artistes étaient : Sessue Hayakawa, Helen Jerome-Eddy, Pauline Curley et John Gilbert. Dans *Ames sœurs*, c'était Bessie Love.

NONO-NANETTE. — Dans *le Roman d'une Manon*, vous avez vu John Barrymore ; il est divorcé ; son dernier film est *Tempête*. Gabriel de Gravone ne tourne pas pour le moment. Quant à Mary Pickford, elle continue parfaitement sa carrière cinématographique, jusqu'à preuve du contraire.

JACQUELINE 4 L'1. — Dans *la Vestale du Gange*, vous avez vu Régine Thomas. Dans *la Chair et le Diable*, Barbara Kent. Oui, *Rinaldo Rinaldi* a déjà paru, tout au moins à Paris.

FLEUR DE LYS. — Pierre Vay est Français, célibataire, âgé de vingt-cinq ans. Quant à son aspect physique, je n'ai guère de détails précis.

L. DESAGHER-BAILLEUL. — Prière instante de vouloir bien prendre un pseudonyme plus court. Vous trouverez la distribution de *Moulin-Rouge* dans notre n° 163. Le dernier film de Lon Chaney est *l'Inconnu*. Harold Lloyd est Américain.

FLEUR DE POLOGNE. — Nous transmettrons volontiers à Pola Negri (affranchir à 1 fr. 50). Nina Vanna est Polonaise, âgée de vingt-sept ans.

E. G., RABAT (MAROC). — Votre lettre a été transmise. Quant à savoir à l'avance si l'enfant dont vous parlez pourrait faire du cinéma, c'est impossible. Il n'y a qu'un metteur en scène qui puisse dire cela, et encore faudrait-il le lui présenter.

VERBANIA. — Trop aimable, mais ce que vous demandez n'est pas facile du tout. Votre lettre a été transmise à Pola Negri, et, avec le surplus, les numéros demandés ont dû vous être envoyés.

PRADY, MONTFERMEIL. — Ne donnons aucune adresse d'artistes, mais transmettons les lettres affranchies (0 fr. 50 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger).

Est-il plus doux repos et délassement plus complet que de lire « Ciné-Miroir », mollement étendue sur un confortable divan ? C'est, du moins, ce que pense Alice White, une nouvelle étoile, qui tourne actuellement « Show Girl » pour la « First National ». Entre deux prises de vues la charmante artiste feuillette notre magazine.

BRISA FLORE. — Ces dernières années, Jean Murat a tourné *Carmen, Fiançailles Rouges, Valencia, Duli, la Proie du Vent* et *l'Eau du Nil*. Oui, en effet, Xénia Desni est de nationalité allemande. Quant à Louise Lagrange, elle est âgée de vingt-neuf ans et mariée ; ses principaux films sont : *les Saltimbanques, Trilby, Mon Homme, la Femme nue, la Danseuse Orchidée* et *la Marche nuptiale*.

VÉGA. — Je ne crois guère que vous ayez des chances de revoir le film *Tarzan*. Les deux artistes que vous citez tournent toujours, mais à des intervalles trop irréguliers pour maintenir une véritable popularité.

HARRY E. WENTHROP. — Votre lettre a été transmise à Lilian Gish. Priscilla Dean est née à New-York, en 1896.

SENSITIVE. — Chère lectrice, puisque vous voulez le savoir, je pense que John Barrymore a fait infiniment mieux dans d'autres films que celui dont vous parlez. C'est son véritable nom, oui. Quant à *Lumière*, il est trop vieux pour que je puisse vous renseigner.

ADMIRATEUR DE JOBYNA RALSTON. — Votre idéal a vingt-quatre ans. Nous ne possédons aucun portrait de cet artiste.

DELONE. — Votre lettre a bien été transmise à Mme Germaine Rouer.

Mlle JANE. — Alice Terry est âgée de trente ans ; elle parle un peu notre langue. Le partenaire de Norma Talmadge, dans *A l'abri des Lois*, était Jack Mulhall. Non, Gene Tunney n'a pas tourné d'autre film que *le Testament du Mineur*.

RIOLLS SOLFÉRINO. — Alice Joyce est née, le 1er octobre 1889, à Kansas-City ; elle a débuté en 1910 et tourné plus de cent films ; divorcée de Tom Moore, elle a épousé, en secondes noces, James Regan. Enfin, dites à Mlle votre sœur que je n'ai jamais songé à mesurer les ongles de Raquel Meller.

LA VIOLETERA. — Hélas ! je ne puis répondre à votre première question, car je n'en sais absolument rien. Oui, Raquel Meller s'est laissé repousser les cheveux. La date à laquelle passera le film *la Venenosa* n'est pas encore fixée, mais certainement ce film passera en exclusivité dans une salle des boulevards.

VONA GILBERT LA VOLGA. — John Gilbert mesure 1 m. 77 ; il tourne actuellement *les Cosaques*. L'artiste qui représentait de Trégor dans *le Capitaine Rascasse* était Jean Devalde, et celui qui tenait le rôle, au côté de Carmen Boni, dans *Adieu Jeunesse*, Walter Slerac.

NICOLE. — Votre lettre a été transmise à Ronald Colman ; en général, il répond ; sa partenaire, dans le film *Nuit d'Amour*, était Vilma Banky.

TANIT-ZERGA. — Oui, Jean Angelo joue sous son véritable nom ; il est âgé de quarante ans et il est célibataire. Le dernier film paru en France de Ramon Novarro est *les Amants*, et le dernier, tourné à Hollywood, *Gold Braid*. Nous pouvons vous envoyer le n° 107, dans lequel a paru *le Pirate noir*, contre la somme de 0 fr. 85 en timbres. Voici les derniers films dans lesquels paraissait Ivan Mosjoukine : *Casanova, l'Otage, le Président ;* il tourne actuellement, à Berlin, *le Rouge et le Noir*.

MADO PETITE VENDEUSE. — Tous mes regrets de ne pouvoir vous donner ici les renseignements que vous demandez ; ils nécessiteraient des explications beaucoup trop longues pour cette rubrique.

SŒUR DE JEAN CAMERA. — Je suis on ne peut plus flatté de cette fraternité inattendue ! Non, dans sa vie ordinaire, Jean Forest n'est nullement scout. Affranchissez à 1 fr. 50 votre lettre à Mary Pickford, et nous la lui ferons parvenir. Inutile de rien envoyer pour la photo.

UN ADMIRATEUR DE TOM MIX. — Vous me demandez des renseignements sur le film *Potemkine*, mais duquel voulez-vous parler ? De celui tourné en Autriche avec Vilma Banky et Jean Angelo, ou de celui tourné par Eisenstein en Russie soviétique et qui est interdit par notre censure ?

(Voir page [illegible], la suite de Ciné vous répond.)

LE "JOURNAL D'HUGUETTE"

En campagne. — Une petite pluie de rien du tout. — " L'Ami Fritz " et les petites Alsaciennes. " Nous voudrions faire du cinéma ". — Un film, c'est comme l'école : ce n'est pas fait pour s'amuser.

VI. — **1921** (1)

ENFIN, vous arrivez. Escomptait-on une grande ville, c'est tout au plus un gros bourg qui vous accueille. On en fait le tour en un quart d'heure. « Pas de salons de thé ! » s'écrient avec désespoir les cancanières. « Pas de dancings! » répondent sur le même ton les enragées fox-trotteuses. « Pas de palaces! » ajoutent celles qui, comme moi, aiment assez leurs aises... Il ne reste qu'un pâtissier médiocre et que l'éternelle curiosité des foules devant une troupe de cinéma.

On s'installe. On campe, plutôt. Ah ! qui ne réclamera, sur le mode pathétique, l'électrification des campagnes? « Le soir à la chandelle, dira le sixième petit rôle qui sait ses classiques, c'était bon du temps d'Hélène et de Ronsard. » Mais rien ne vaut, d'après elle, une cinquante bougies pour lire les derniers potins de la gazette locale ou les faits divers, vieux d'un jour, d'un grand journal parisien... C'est à ce moment qu'on doit commencer de se méfier. Les nerfs ne vont pas tarder à s'agiter. La soubrette pleure, parce que son petit ami ne lui a pas écrit. L'ingénue, qui a perdu aux cartes, va cacher sa fureur dans sa chambre. Le jeune premier ne trouve plus aucun charme à la lecture et parle de se marier très bourgeoisement. La troupe s'endort mal. Cette nuit, elle aura des mauvais rêves. Et, le lendemain matin, on arrachera avec joie un feuillet au calendrier...

Le branle-bas est fixé à sept heures. Seulement, rien ne va plus. Il pleut. « Oh ! une petite pluie de rien du tout, » dira l'opérateur qui s'est constitué notre météorologiste. Une pluie fine, qui zèbre l'horizon, dégouline des arbres, glisse le long des vitres, fait, dans les trous de la route, de larges flaques qui effraient déjà nos souliers de satin... Il est, d'ailleurs, convenu, selon l'usage, qu'un pareil temps ne saurait durer. Que chacun se mette en tenue ! Dès le premier rayon de soleil, on se précipite dans la verte campagne.

Soudain, on crie qu'il ne pleut plus. La belle nouvelle ! Ne s'y attendait-on pas? Sous les regards admiratifs de cinquante gosses, tout barbouillés de boue, la troupe s'ébranle en costumes, avec tout son attirail d'appareils et d'ardoises. On patauge, on se salit, on grogne, mais on va toujours. Entre deux nuages, un soleil moqueur s'est glissé, puis installé. Les oiseaux chantent dans les branches qui, à notre passage, laissent choir de lourds paquets d'eau. O « nature marâtre en ces affreux climats, » comme chantait Crébillon. Mais un camarade, poète, exalte le paysage. On l'écoute, on l'approuve. On lui trouve même un certain courage à exprimer une opinion qui, certes, était bien confuse en chacun de nous, quand on se souvient tout à coup qu'il ne doit pas « tourner ». Il ne fait aujourd'hui que nous encourager, nous entraîner. Et nous nous sentons, tous, refroidis...

Nous sommes, maintenant, au repos. Le metteur en scène dresse ses batteries. L'endroit choisi est un rêve. Tout le monde s'extasie. Les uns louent cette rivière toute écaillée d'argent, les autres vantent cette ligne de peupliers qui tombe sur la plaine comme un rideau. Les femmes font, sans rancœur, une statistique de bas crottés, de robes maculées, de souliers fangeux, qui n'est guère satisfaisante... Et nous voici dans le « champ » de l'appareil. « On va tourner », crie le metteur en scène dans son porte-voix.

Hélas, c'est le soleil qui tourne... Depuis un moment, j'ai des doutes sur lui. Il a un petit air qui ne me revient pas. Il essaie de se cacher, mais sans y parvenir, victime, pour une fois, de son jeu préféré. Ce n'est pas sérieux du tout. Cependant de gros nuages arrivent de l'ouest en cohorte pressée, de ces nuages qui ne badinent pas... La lutte est brève. En un instant, la lumière se fait grise, un silence plus lourd semble tomber du ciel. Je tends le bras en face de moi. Une gouttelette vient s'y poser, avec cette discrétion de la pluie à son prélude. C'est aussitôt le sauve-qui-peut. On rentre à l'hôtel comme l'averse va s'abattre.

On est un peu plus souillé, mais on l'a, quand même, échappé belle. Ce n'est plus, dans toutes les chambres, qu'un concert de gémissements. On défait les malles. On s'aperçoit qu'en vérité on a tout oublié. On n'était pas venu ici avec l'idée qu'il y pleuvrait tout le temps. On n'a prévu que le soleil, la chaleur, la joie de vivre. Jusqu'à quand, juste ciel, va donc durer cette folie ?

Parfois des semaines... J'évoquais plus haut *l'Ami Fritz*. Jamais l'Alsace n'avait dû recevoir tant d'eau que cette année-là. Il pleuvait comme par plaisir. De Max et moi tremblions à tout moment que la Comédie-Française ne nous rappelât par télégramme, tant nous avions prolongé notre séjour. Nous nous étions, pourtant, constitué des trésors de patience.

Nous avions foi dans les dépressions sur l'Irlande, les anticyclones atlantiques...

Et, par la fenêtre fermée, nous regardions tristement le rideau mouvant de l'ondée, que ne suspendait, hélas, aucune éclaircie.

Soudain, voici que débouche un cortège de petites filles. Il doit bien y en avoir une douzaine, tassées sous deux immenses parapluies de coton dont se servirent leurs aïeux, sous Louis-Philippe. Malgré la pluie, elles ont fait toilette. Deux ailes noires leur battent le crâne, comme un gros oiseau. Elles ont une robe rouge, masquée aux trois quarts par un tablier d'écolière, des bas blancs bien tirés par une maman soigneuse, des escarpins où, malgré la boue, on pourrait se voir comme dans une glace.

Cette troupe endimanchée, disciplinée et très émue, traverse la place sans se presser, puis s'engouffre dans notre hôtel, où nous nous précipitons pour la recevoir.

Certes, elles sont bien étonnées, ces petites filles, de rencontrer tant de monde. On leur avait dit d'aller voir un metteur en scène et elles tombent sur tous les interprètes. Cependant, comme on les embrasse, elles s'apprivoisent.

Elles se secouent un peu, se tâtent la robe pour en rétablir les plis et, satisfaites, ne nous offrent plus que sourires et dents blanches. Encore un coup, et elles oublient l'objet même de leur visite.

Mais Hervil les questionne.

— C'est gentil d'être venues nous voir, leur dit-il. Mais vous devez vouloir nous demander quelque chose... Silence.

Les douze petites filles ont rengainé leur bonne humeur, ouvert de grands yeux, sont devenues très rouges. La plus petite se suce le doigt, avec la même ardeur qu'elle devait avoir, tout à l'heure, pour sucer son bâton de réglisse.

— Allons, allons, gronde Hervil, qu'est-ce que vous voulez faire ?

Alors, une voix s'élève, une voix que j'entendrai toujours, tant elle avait le son du cristal, tant elle décelait de timide innocence.

— Nous voulons faire du cinéma.

C'est nous qui rions maintenant, et de bon cœur, certes ! Mettre son plus beau costume, celui qui reste toute la semaine dans l'armoire, qui a ce savoureux parfum des choses conservées, et le risquer par une pluie battante, il n'y a qu'une petite fille du vingtième siècle pour faire ça.

— Je m'en doutais, dit Hervil. Voilà encore des petites têtes qu'a tournées le cinéma !... Ah ! la vertu de l'exemple !

Pourtant, les petites filles restent en rang, comme en classe. Elles semblent n'attendre qu'un geste pour aller s'amuser. Mais on tarde à le faire. Elles ne comprennent plus rien du tout.

— Vous reviendrez demain, s'il ne pleut pas, leur déclare Hervil avec douceur.

(A suivre.) Huguette

Une expression rêveuse.

Mme Huguette dans un de ses premiers films : « Les Mystères de Paris ».

(1) Voir *Ciné-Miroir*, nos 173 à 177.

Le Chevalier Casse-Cou

Superproduction A. A. F. A. ; adaptation française de F.-C. Paton ; édition *Super-Film*

GINO GADARI, SURNOMMÉ LE CHEVALIER CASSE-COU, ACCOMPLISSAIT, EN SE JOUANT, LES PLUS EXTRAORDINAIRES ACROBATIES

GINO GADARI adorait la vie d'aventures, le sport et les grandes randonnées en automobile. On l'avait surnommé le chevalier Casse-Cou, tellement il dépensait d'activité dans un monde où pourtant on mène déjà la vie à 100 à l'heure.

Cette année-là, Gino Gadari, qui était en vacances sur une plage mondaine, s'ennuyait ferme. Il n'avait pu dépenser sa fougue juvénile qu'en s'adjugeant tous les prix aux concours de danse. Pour un jeune homme habitué à faire des sauts de 8 à 10 mètres ou des plongeons impressionnants, avouez que c'était peu. Aussi Gino avait-il résolu d'aller voir sous d'autres cieux s'il pouvait se distraire à meilleur compte. Il était dans le train et celui-ci marchait déjà à une belle vitesse lorsqu'il aperçut une ravissante jeune fille qui semblait le regarder avec complaisance. Tout autre que « le chevalier Casse-Cou » se serait contenté d'adresser un sourire ou d'envoyer un baiser à la belle enfant, mais lui n'hésita pas une seconde, il sauta du train sans dommage et vint, en s'agenouillant aux pieds de la belle inconnue, lui faire la déclaration d'amour la plus imprévue et la plus brûlante qu'une jeune fille ait jamais entendue.

Cette jeune fille était une orpheline multimillionnaire, Liane, qui était venue vivre chez son oncle, le banquier Alberto Dorna. Elle ne s'épouvanta point outre mesure des façons un peu cavalières du chevalier Casse-Cou, tant et si bien que, quelques instants après, Gino avait enlevé Liane en auto et, avant même qu'elle ne soit revenue de sa surprise, il la déposait devant la porte de la demeure de son oncle.

Et depuis ce moment-là Gino fut amoureux fou de Liane. Le soir au Casino il cherchait à la revoir et ne pensait plus du tout à quitter le pays, mais Liane ne vint pas, et Gino, désespéré, allait quitter les lieux, lorsqu'il aperçut, à une table de baccara, l'oncle de Liane, qui perdait gaillardement tout ce qu'il voulait. Gino s'approcha et constata que l'oncle jouait avec un escroc mondain fort connu, Trasymopulos. Celui-ci, qui était également amoureux de Liane, comptait bien, en trichant aux cartes, dépouiller complètement le banquier et le forcer ensuite à lui accorder la main de sa nièce. Déjà la fortune d'Alberto Dorna était perdue et il venait d'engager sa somptueuse maison. Le plan machiavélique de Trasymopulos s'accomplissait.

Gino, qui avait percé à jour la machination de l'escroc, eut une idée singulière, mais expéditive. Avant que Trasymopulos puisse faire vendre l'hôtel de Dorna, il le déménagea entièrement de tous les meubles et objets d'art qu'il contenait. Cela fut fait en un tournemain et à l'insu de tous, à l'aide des membres du club sportif dont le chevalier Casse-Cou était l'animateur.

Mais il y eut un revers à la médaille lorsque Gino voulut raconter son exploit à Liane.

Celle-ci, complètement affolée et le prenant pour un cambrioleur, ne voulut rien entendre et prévint la police. Gino, nous l'avons dit, adorait l'aventure, il eut cependant besoin de toute sa virtuosité d'acrobate pour échapper à ses poursuivants et éviter d'être emprisonné.

Il essaya bien encore plusieurs fois de se justifier auprès de Liane et de son oncle, mais à chaque fois il n'en eut pas le temps et, après une poursuite héroïque qui se termina par une chute vertigineuse, Gino fut arrêté.

Pendant ce temps, Trasymopulos s'était aperçu qu'il n'obtiendrait jamais la main de Liane. Il alla trouver son complice Tawil, qui

DISTRIBUTION

LUCIANO ALBERTINI : **Gino Gadari.**

GRITA LEY : **Liane.**

VIVIAN GIBSON : **Fiametta.**

HANS ALBERS : **Trasymopulos.**

LE CHARME DE LIANE ÉTAIT GRAND ET ELLE AVAIT BEAUCOUP D'ADMIRATEURS

était capitaine du « Surdo », un bateau contrebandier, et lui dit :

— Je t'abandonne ma maîtresse Fiametta, que tu convoites depuis longtemps, je le sais, mais en échange je te demande de m'aider à enlever Liane, la nièce du banquier Dorna, et de la garder à bord de ton bateau.

— Entendu, dit Tawil.

— Et tu ne la relâcheras que contre une rançon, que nous partagerons, ajouta Trasymopulos.

Mais quelqu'un troubla la fête. Par des prodiges de force et d'adresse, Gino avait réussi à s'évader. Il avait cent fois risqué la mort, mais qu'importe, on n'est pas le chevalier Casse-Cou pour rien. Ayant rallié les membres de son club, il s'élança à leur tête pour voler au secours de Liane. Hélas ! il arriva trop tard. Trasymopulos et son complice avaient réussi à s'emparer de la jeune fille et à la séquester à bord du « Surdo ».

Il n'y avait plus rien à faire de ce côté, mais Gino n'était pas homme à ronger son frein longtemps. Fiametta était la maîtresse de Trasymopulos, il alla voir Fiametta et réussit à la faire parler.

Ainsi il apprit que le « Surdo » serait à l'ancre, une prochaine nuit, non loin de la côte. Toujours aidé de ses fidèles amis sportifs, le chevalier Casse-Cou eut vite conçu son plan de bataille.

Avec eux il irait à la nage vers le « Surdo », monterait à l'abordage comme les pirates de jadis, ferait l'équipage prisonnier et sauverait sa bien-aimée. Tout se passa comme l'avait réglé Gino, et Trasymopulos et ses complices ne furent pas peu surpris de voir arriver dans la nuit à bord du « Surdo » une dizaine de gaillards décidés et à moitié nus qui les mirent hors d'état de nuire en un clin d'œil. Le chevalier Casse-Cou, radieux, ramena à terre Liane, délivrée des mains de ses ravisseurs. Il put enfin lui expliquer les motifs de sa conduite, et celle-ci l'écoutait cette fois avec une tendre complaisance. Tant de dévouement méritait bien une récompense. Tandis qu'une énorme grue déposait aux pieds des policiers, qu'on était allé chercher, la formidable « brochette » des malfaiteurs cueillie à bord du « Surdo », Gino et Liane échangèrent un baiser plein de promesses.

GINO S'ÉLANÇA SANS HÉSITER PAR-DESSUS LE BALCON

IL AVAIT RAMENÉ LIANE ÉVANOUIE DANS SON AUTOMOBILE

La vedette du *Chevalier Casse-Cou*

LUCIANO ALBERTINI

PARMI les artistes italiens de l'écran qui occupent une place dans l'admiration du public, Luciano Albertini vient au premier rang. Cette place, il ne l'a pas seulement conquise par son talent d'acteur et son jeu sobre et précis, mais surtout par son extraordinaire souplesse sportive et ses prouesses d'acrobate. Sauter d'un train en marche, plonger dans un fleuve, s'élancer d'un toit sur un autre à vingt mètres de hauteur n'est qu'un jeu pour cet artiste, qui, à chacun de ses films, invente une prouesse nouvelle.

— Il est si léger qu'on dirait qu'il a des ailes, disait de lui un des metteurs en scène avec lesquels il avait travaillé.

Et rien n'est plus exact. Luciano Albertini accomplit, comme en se jouant, les actes les plus insensés.

Dans le Chevalier Casse-Cou, *la nouvelle production que présente aujourd'hui Super-Film, Luciano Albertini s'est encore surpassé. Le rôle était à sa taille ; il a fait de ce champion d'honneur une création remarquable, remarquable non seulement par la justesse de son interprétation, mais surtout par les clous sensationnels auxquels il nous fait assister. Les spectatrices du* Chevalier Casse-Cou *sentiront plus d'une fois un frisson passer sous leur épiderme à la vue de Luciano Albertini s'élançant du balcon de sa bien-aimée pour sauter dans la rue, ou grimpant, à l'aide d'une corde lisse, au plus haut d'une tour.*

ELLE EUT UN MOUVEMENT DE FRAYEUR EN PRÉSENCE DU JEUNE HOMME QUI LA CONSIDÉRAIT D'UN AIR PLACIDE

Luciano Albertini ne fait, d'ailleurs, rien à la légère, il étudie avec précision chacun de ses sauts, chacun de ses mouvements ; il met tous les atouts de son côté pour qu'il n'arrive pas d'accident et, le jour où il annonce au metteur en scène : « Je suis prêt », on peut tourner la scène, il est certain que les opérateurs n'auront pas besoin de recommencer.

Albertini a aussi un grand souci du public :

— Je vais souvent au cinéma, dit-il, mais incognito. Je ne tiens pas à être reconnu. J'y vais pour écouter les réflexions des spectateurs et en faire mon profit. C'est souvent aux petites places que j'ai recueilli les jugements les plus justes. Je déplore aussi qu'on ne tourne pas davantage des films d'après des scénarios écrits directement pour l'écran. Les firmes recherchent souvent un élément de succès en choisissant un roman ou une pièce de théâtre qui ont déjà obtenu la faveur du public, mais il devrait y avoir autre chose et on devrait intéresser les spectateurs par des scènes sensationnelles, des clous imaginés uniquement pour l'écran.

NOS ARTISTES

VAN DAËLE

Étrange et mystérieux. Il y a de l'énigme dans son regard. Il doit y avoir de la tragédie dans son cœur. Il parle lentement, d'une voix profonde et grave. Van Daële, né en France d'un père slave et d'une mère flamande, possède le caractère immense des hommes de la steppe. Il a beaucoup voyagé. Il a beaucoup vu et beaucoup retenu. Mais certains coins de son âme doivent être étonnamment neufs, malgré tout, et ce contraste exerce une puissante attirance vers cet homme complexe.

Orphelin dès l'âge de douze ans, placé d'un seul coup en face de la vie cruelle et quotidienne, il a appris de fort bonne heure à étudier les êtres et les choses.

Van Daële est venu au cinéma par le théâtre. Il a joué deux cent quatre-vingt-neuf pièces de tous genres, depuis le classique jusqu'au vaudeville, en passant par le drame.

— C'est incroyable, n'est-ce pas ?... Mais j'ai conservé tous les programmes, sans exception !...

Dans un placard, une pile respectable s'offre à nos regards...

— Parlez-moi de vos débuts au cinéma...

Il sourit. Un imperceptible petit pli d'amertume au coin des lèvres, aussitôt corrigé.

— Pendant trois ans, vous m'entendez, *trois ans*, j'ai assiégé une sorte d'agence où l'on engageait les artistes. Mais je n'avais rien de ce que l'on considérait indispensable pour la photogénie à l'écran. Les trois qualités primordiales étaient, à l'époque : cheveux noirs, yeux noirs et teint basané. Ce n'est que lorsque l'on s'aperçut que les yeux clairs de William S. Hart étaient parfaitement acceptés en Amérique, que je fus, enfin, engagé. Des petits rôles, puis d'autres, puis la guerre, puis mon premier grand film, qui révéla Van Daële, du jour au lendemain...

— C'était ?

— *Le Fils de Monsieur Ledoux*, avec Henry Krauss. Tout de suite après la guerre...

Van Daële laisse errer ses yeux dans un monde mystérieux. Est-il dans ses souvenirs ?...

Est-il dans le futur ?... Un silence... Il reprend :

— Lutter... Toujours lutter... Telle est la loi de la vie...

Il allume une cigarette et file la fumée avec lenteur.

— Voyez-vous, je suis un dilettante. C'est peut-être un grand défaut. J'adore tout effleurer et vaincre la difficulté. Plus elle est impérieuse, plus mon effort est grand. Mais, après... Une fois que j'ai triomphé, je ne m'attarde pas à jouir de mon triomphe. Je m'attaque à du nouveau, tout de suite...

Rêveur et mystérieux, tel nous apparaît souvent Van Daële.

Van Daële aime beaucoup écrire. Le croirait-on ?... Il possède dans ses tiroirs cinq romans terminés qui n'ont jamais paru en librairie...

— Pourquoi ne pas les publier ?... demandons-nous.

Un geste qui balaie la fumée bleue et semble écarter d'autres choses. L'espérance, peut-être ? Non. Comme Van Daële est Russe, en cet instant !... Toute son attitude exprime le *Nitchevo* fataliste...

Et, voici, brusquement, un changement extraordinaire. Van Daële s'est mis debout. Sa voix s'est faite plus métallique. Nous avons fini de connaître le rêveur. L'homme d'action vient de surgir. Il nous parle du contingentement :

— C'est une aventure qui se résume en peu de mots. La France importait des films américains. Le dollar devenu trop cher l'a obligée à se tourner vers l'Allemagne dont le mark était très bas à l'époque. Maintenant que le mark a augmenté à son tour, la France a fini par se réveiller et comprendre que produire ou ne pas produire est une question de vie ou de mort...

— Doit-on importer ou non ?...

— Je crois fermement que oui. Mais ne pas importer en vrac. Filtrer. Les bons films doivent trouver droit d'asile chez nous. Quant aux autres... Mais il y a encore une question épineuse. Pourquoi les Etats-Unis n'importent pas nos productions, eux ?... La loi des échanges internationaux qui régit aussi bien la littérature et les arts que le cinéma, devrait jouer, ici... En réalité, les Américains, qui protestent avec une si belle indignation contre la fameuse loi française, en appliquent une encore plus rigoureuse chez eux... Et celle-là n'a pas passé devant le Parlement...

Nouvelle cigarette... Maintenant, Van Daële, cordial camarade...

— Quels rôles préférez-vous ?...

— Ha !... Ha !... La question classique et inévitable. Écoutez-moi. Lorsque je tournai, avec Léon Poirier, un rôle de beau jeune homme romantique dans *Naravana*, je reçus, après la projection du film en public, entre *trois* et *quatre mille* lettres de femmes, sur très beau papier.

« *Cœur fidèle* me valut un rôle d'apache, sous la direction de Jean Epstein. Résultat : à peine une centaine de lettres, sur papier fort ordinaire.

« Enfin, lorsque j'eus réalisé, dans *Inondations*, avec Louis Delluc, le rôle d'un vieillard de soixante-cinq ans, sans postiches, sans maquillage extraordinaire, simplement à l'aide du crayon et du blanc gras, je reçus... zéro lettre, vous m'entendez, *pas une !...* Vous n'avez qu'à juger !... »

Van Daële rit de bon cœur. Des dents de jeune loup et des yeux où dansent des paillettes de joie. Il me raconte son enfance, ses tribulations, comment il fut engagé au théâtre pour la première fois, à la suite d'une conversation, sur le trottoir avec le régisseur qui venait de faire poser un panneau-affiche...

Puis il s'épanouit définitivement, comme un arbre sous la caresse du soleil. Il me parle de sa petite fille, Colette, une merveille, qui a sept ans, paye toute seule sa place en chemin de fer et sait offrir le thé, comme une demoiselle accomplie...

HENRY GILBERT.

LEUR VIOLON D'INGRES

JEAN MURAT

Le violon d'Ingres de Jean Murat? C'est le plus intéressant et le plus divers qui soit ; c'est aussi le plus rebutant, attirant, délicat, minutieux et trompeur, puisque c'est la psychologie et, ce qui est pire, psychologie féminine ; ainsi, voyez-vous, comme je plains Jean Murat de s'astreindre, et ceci pour son bon plaisir, à chercher ce qui se passe dans une tête brune ou blonde, ouverte ou têtue... Cela doit lui donner bien du mal... Eh bien ! non, savez-vous? Jean Murat ne s'en plaint pas du tout. Il trouve cela très amusant, et il s'amuse, vraiment, à pratiquer ce genre de sport cérébral... Notre sympathique jeune premier trouve que les femmes sont de bien curieux petits animaux et, tel un «Apollon-Vétérinaire», s'attache, non pas à les guérir, mais à rechercher ce qu'elles ont derrière la tête et dedans le cœur (pourvu qu'il ne m'en veuille pas de cette comparaison !).

Somme toute, Murat est atteint de la plus grave et irrémédiable des maladies modernes : celle de l'intellectualité.

Je le lui dis en riant, tandis qu'il parle, un peu songeur et très ironique, mais, tout à fait dans le fond, je me méfie légèrement et cause le plus hypocritement possible ; vous ne voyez pas qu'il découvre l'adorable petit caractère que j'ai. Qu'est-ce que je ferais ? Tout d'abord, pour Jean Murat, la psychologie débute par l'attrait physique. Si l'attrait physique n'existe pas, il s'intéresse à peine à cette personne. Peu lui importe, par exemple, qu'elle soit jolie ou laide : on a vu de belles femmes ne posséder aucun attrait physique et des laides n'avoir que cela ; mais cet invincible « je ne sais quoi » doit exister ; partant de ce premier point, l'intérêt moral entre en jeu, et Murat a tôt fait de disséquer l'imprudente, qui, peut-être, n'en sait absolument rien.

Eh bien ! au cours de sa carrière de dilettante, Jean Murat, pour le moment, n'a conclu que deux choses : c'est qu'il n'a pas encore trouvé ce qu'il cherchait et, ensuite, que les femmes, dans tous les pays et sous toutes les latitudes, se ressemblent étrangement.

Je proteste, à cet énoncé, de toute mon énergie ; je ne suis plus du tout d'accord, oh ! mais plus du tout, et je me lance, pour le convaincre de la fausseté de ce raisonnement, dans un long discours, duquel nous ressortons absolument bulés, chacun de son côté, et sans avoir rien cédé de nos respectifs jugements... Ah ! ces psychologues !

JACQUELINE LENOIR.

LE SOURIRE BON ENFANT DE JEAN MURAT

VACANCES

LEUR PAYS PRÉFÉRÉ

POLA NEGRI, dernièrement en France, a fait savoir, dans une récente interview, que Paris est la ville du monde qui lui plaît le mieux.

Il reste à connaître la nationalité de l'interviewer. S'il est Français, l'information perd cinquante pour cent de sa valeur ; s'il est étranger, elle augmente de cent pour cent ; si elle était destinée à précéder l'étoile dans la capitale, elle retombe à vingt-cinq. Enfin, si le renseignement est exact et si la déclaration provient, en ligne directe, du cœur de l'artiste, hurrah ! pour la belle Polonaise au teint pâle.

Jaque Catelain.

Pola Negri se reposait dernièrement sur une plage française.

Si Pola Negri a bien voulu faire ces déclarations en France, Norma Tamaldge, en Amérique, dit également à ses compatriotes que ses plus belles vacances se passent à Paris.

Paris, reine du monde...

fredonne-t-elle, dans sa luxueuse demeure d'Hollywood. Presque toutes les étoiles, d'ailleurs, lui font écho. Mais où Norma montre une réelle originalité, c'est en ceci: elle ne passe pas son temps entre la place Vendôme et Montmartre, la rue de Rivoli et le Ciro's, Paquin et le bar du Ritz. Américaine à la fois enthousiaste et sensée, Norma préfère vivre dans un appartement d'une vieille rue tranquille, au cœur de Paris ; elle vient s'y reposer trois mois par an. Musées et églises sont les buts favoris de ses promenades ; elle aime aussi nonchalemment errer le long de la Seine et respirer au crépuscule l'air et l'esprit du Luxembourg.

Il est curieux de constater que presque toutes les stars américaines ont leur région préférée située en France. Nous savons que Doug et Mary viennent s'y reposer tous les deux ans ; que Maë Murray y a amené ses cinq maris — successivement, bien entendu — ; que Constance Talmadge, Eleanor Boardman, Betty Bronson, Florence Vidor, Ramon Novarro, Gloria Swanson s'y précipitent dès qu'ils ont quelques semaines de vacances ; qu'Adolphe Menjou s'y est marié et espère y revenir d'ici peu.

Feu et glace

Le brun Ronald Colman ne goûte bien le repos que dans la fiévreuse lumière de l'Italie méridionale. Les couleurs vives, la chaleur presque excessive, les roches rouges et nues, le sol sec, la mer étincelante comme une armure, procurent un bien-être inusité à son âme sauvage et tourmentée, tandis que Greta Garbo préfère les flocons de neige au feu du soleil.

Elle garde toujours, au fond de ses yeux argentés comme une source, l'image, qui lui est chère, de la Suède, sa patrie.

Langoureuse, le rêve au front, elle déclare avec sa belle voix de contralto :

— Je prendrai mes vacances en décembre, car je ne veux retourner en Suède qu'en plein hiver, au moment où sa beauté est réellement magnifique. En Californie, nous vivons dans un été perpétuel ; ainsi, aujourd'hui, il y a la même lumière et la même chaleur qui existait hier et qui sera demain... Voyez-vous, ajoute-t-elle, en posant son menton dans sa main, avec cette grâce captivante que l'écran souvent nous reflète, dans mon cœur il y a la neige, les sapins noirs, les lacs glacés et profonds de la Suède et peu de place pour l'ardent soleil qui m'attriste...

Vagabondage

Il est rare de voir une étoile française préférer un pays qui soit hors de France. Toutefois, la charmante Jeanne Helbling est une exception à la règle.

Bien que l'Alsace où elle est née soit la région où elle retourne avec le plus de plaisir, elle fut très touchée par les montagnes à la fois familières et sauvages du Tyrol.

— J'aime voyager, dit-elle de sa voix métallique Mes plus beaux voyages ont d'ailleurs été faits pendant les prises de vues de mes films. Je connais Vienne, Berlin, une partie de l'Italie. Vienne est une ville charmante ; ses vieilles maisons, harmonieusement groupées, et son cachet aristocratique lui donnent un air de parenté avec Paris ; puis elle est entourée par les montagnes et la campagne commence aux portes de la ville... J'ai visité Venise aussi, mais j'espère l'avoir mal vue, car j'y étais pendant les journées attristantes d'une saison indécise. Des vapeurs grises enveloppaient la ville et, comme j'y étais allée avec l'idée de me baigner dans la couleur et le soleil, vous pouvez deviner quelle fut ma déception ; autre grande déception, celle d'entendre le ronflement des canots automobiles à la place du frôlement des légendaires gondoles...

Deux lumières

La lumineuse Suzanne Bianchetti, dont les cheveux reflètent continuellement l'or du soleil et dont la chair est aussi éclatante que celle d'un beau fruit d'été, aime la Provence quand elle est dans toute son ardeur, au mois d'août.

Poétique et doucement rieuse, Suzanne Bianchetti goûte particulièrement ces vacances lourdes, pleines de bourdonnements d'insectes, de chants de cigales et de parfums violents qui se mêlent en montant de la terre brûlante.

« *Vieille France* »

Jean Dehelly aime la France et toutes ses campagnes. Mais peut-être a-t-il une préférence pour le jour mélodieux et les secrets ombrages de la Normandie.

Hennequeville, petit pays situé entre Trouville et Honfleur, dont les maisons basses dominent la mer, est, sans doute, celui qui lui laisse le meilleur souvenir. Puis, étant peintre, comme vous savez, notre jeune premier national estime que les lignes de la campagne et des plages normandes sont plus propices à la peinture que l'aveuglante lumière du Midi.

Jaque Catelain, au fin profil et aux yeux pleins de fougue, a bien voulu m'envoyer ces quelques lignes :

— Vous me plongez dans un cruel embarras lorsque vous me demandez quelle région je préfère ? Vous l'avouerai-je ? C'est dans deux coins bien opposés de France que je préfère, le plus souvent, me retirer. L'un est au nord : c'est Le Touquet, avec ses bois de pins et son immense plage ; l'autre, au sud : c'est le cap Ferrat, avec son atmosphère embaumée et son éclatante lumière. A l'un ou à l'autre de ces deux points de notre beau pays, je retourne toujours sans me lasser et c'est là, sans conteste, que je goûte le mieux la joie profonde des vacances.

MARIANNE ALBY.

EN MARGE DE L'ÉCRAN

LE TITRAGE DES FILMS

Au studio, le metteur en scène et l'opérateur de prise de vues ne s'occupent que de la mise en scène et de l'éclairage, choses fort importantes, reconnaissons-le. L'auteur du scénario, lui, s'occupe du jeu des artistes. Le titrage de l'œuvre reste la partie ingrate, celle qui ne rapporte aucune gloire, aucune satisfaction artistique. Cette partie du film est confiée, la plupart du temps, à qui daigne s'en charger. Le metteur en scène dicte un ou deux titres, l'auteur conseille certaines phrases de son œuvre, la vedette ou le régisseur proposent le reste. On obtient ainsi un tout assez disparate. Qu'importe? Un titre, pense-t-on trop souvent, n'a qu'une importance secondaire.

De mauvais titres, pourtant, peuvent « couler » un film intéressant, de même qu'un titrage adroit peut sauver une production médiocre. Les exemples abondent dans les deux cas.

Quand il s'agit d'œuvres étrangères, c'est plus déplorable encore. Les traducteurs ne se donnent souvent pas la peine de se faire projeter le film sur un écran et composent leur texte d'après le texte initial, dont les expressions, parfois argotiques, ne sont pas facilement traduisibles! Nous avons pu lire, sur les écrans des salles de spectacle, des phrases d'une vulgarité regrettable, parfois émaillées de fautes d'orthographe assez grossières. Négligence?... Soit! Le fait est quand même d'un effet fâcheux.

Maints critiques cinématographiques ont déjà mentionné dans leurs rubriques cet état de chose. Nous ne nous sommes pas aperçus encore qu'on en ait tenu compte.

Outre la rédaction défectueuse des titres, leur emplacement dans la bande est souvent maladroit. Bien des fois, les textes explicatifs apparaissent sur l'écran quand, depuis longtemps, les spectateurs ont deviné ce qu'on veut leur apprendre. D'autre part, les textes, mal ponctués, sont, par cela même, mal compris.

Un beau paysage est intéressant à voir sur l'écran, une expression de visage est passionnante à observer, mais, répétons-le encore, un titre bien rédigé et intercalé d'intelligente façon n'est pas non plus à dédaigner.

LINE DEBERRE.

SPORT ET CINÉMA

UNE ORIGINALE PARTIE DE TENNIS

JAMES MURRAY, le joyeux artiste de la Metro-Goldwyn, est un champion de tennis réputé. Il faut avouer qu'il ne manque ni de souplesse ni de légèreté et qu'il a une originale façon, en compagnie de son ami « Flash », de se rendre à la place qu'il doit occuper sur le court.

Le Masqu

Production Samuel Goldwyn tirée du roman de la baronne Orczy ; mise en scène de F. Niblo ; édition des *Artistes Associés*

Le mariage de Lenora et de Mark Van Rycke avait eu lieu en grande pompe.

En 1572, le peuple des Flandres gémissait sous le joug de l'envahisseur. Pour compléter le triomphe des conquérants espagnols il ne manquait plus que la capture du chef des Flamands, le prince Guillaume d'Orange. Or celui-ci avait, jusqu'ici, déjoué toutes les attaques et tous les complots, car un être mystérieux connu sous le nom de « Masque de cuir » s'était dévoué corps et âme au malheureux prince et le protégeait, même à son insu, contre toutes les embûches.

Le duc d'Ilva, qui avait été nommé gouverneur des Flandres conquises, habitait la ville de Gand. Les actes de cruauté et de tyrannie se succédaient journellement. Les conquérants ne rêvaient que pillage et rapine et auraient bien voulu pouvoir mettre la ville à sac, mais un prétexte était nécessaire pour justifier cet acte et une preuve de trahison des Flamands était attendue avec impatience pour permettre toutes les exactions.

Le duc d'Ilva, pour avoir un allié dans le camp adverse, n'hésita pas à sacrifier sa nièce, la belle Lenora de Vargas, en l'unissant par les liens du mariage à Mark Van Rycke, le fils du grand bailli. Lenora aimait d'amour un de ses compatriotes, le capitaine Ramon, mais elle fut obligée de se soumettre. Son oncle lui fit entrevoir cette union comme le seul moyen de rétablir la paix.

— Mais rassurez-vous, lui dit-il, elle ne sera sans doute que passagère, car, au moindre signe de trahison des Flamands, votre mariage sera annulé et vous redeviendrez libre.

De son côté, Mark Van Rycke avait accepté ce mariage par dévouement pour son pays, sans connaître Lenora. Et la présentation de ces deux bizarres fiancés eut lieu quelque temps après. Du premier coup, la beauté de Lenora fit grande impression sur Mark Van Rycke et, le soir du mariage, ce fut un époux balbutiant d'amour que la belle Espagnole avait devant elle.

Une lutte terrible s'était engagée entre le capitaine Ramon et le Masque de cuir.

Lenora était souvent pensive.

A la révélation que lui faisait sa nièce, le front du duc se plissa, et ses traits devinrent durs.

Lenora, qui avait épousé Mark par ordre, regardait son nouvel époux sans bienveillance.

DISTRIBUTION

Vilma Banky	***Lenora.***
Ronald Colman	***Mark Van Rycke.***
Noah Berry	***Le duc d'Ilva.***
Nigel de Bruhv	***Le prince d'Orange.***
Paul Lukas	***Le capitaine Ramon.***
Virginia Bradford	***La servante.***
Fred Esmilton	***Le grand bailli.***

— Toutes vos belles paroles sont inutiles, monsieur, lu
je me suis mariée avec vous pour obéir à mon oncle, mais
n'est pas libre ; je ne serai jamais votre femme.

Mark Van Rycke, chevaleresque, s'inclina :

— A vos ordres, madame, je ne veux pas vous imposer
sence odieuse. Je désire l'amour de ma femme, je saurai a

Et il s'éloigna

Ce même soir, dans une auberge de la ville, le capitain
fort échauffé par de nombreuses libations, voulut violente
servantes qui le servaient, mais « le Masque de cuir », surv
à propos, prit la défense de la jeune fille. Une lutte terrible
entre les deux adversaires, et le capitaine ne tardait pas à s
sous les coups du Masque de cuir.

Avant de mourir, Ramon eut le temps de désigner son
et il fit connaître que, dans la bataille, sa dague avait per
en part le bras de son antagoniste.

Lenora, qui était devenue, par la volonté de son oncle
de Mark Van Rycke, fut une nuit réveillée dans sa chambr
bruits suspects qui semblaient provenir des caves de la ma

e de Cuir

La réunion était agitée, et tous ces hommes exaltés jurèrent de se venger.

sible. Mark exultait. Il pensait enfin avoir conquis le cœur de sa femme et voyait luire un bonheur sans nuages. Justement, ce soir-là, une ancienne blessure qu'il avait au bras se rouvrit et le sang se mit à couler abondamment. Douce et compatissante, Lenora lavait la plaie, lorsque, soudain, ses traits se figèrent dans une expression d'horreur... Cette blessure, au bras, elle ne se trompait pas, c'était celle qu'avait faite la dague du capitaine Ramon au Masque de cuir.

Donc son mari et le Masque de cuir ne faisaient qu'un. Le lendemain, Lenora dévoila à son oncle la véritable identité de son mari.

Triomphant, celui-ci fit aussitôt arrêter Mark qui fut flagellé en public.

Un cœur, cependant, n'était pas resté insensible au supplice du jeune homme. La servante que le Masque de cuir avait sauvée jadis des griffes du capitaine Ramon vint trouver Lenora et lui expliqua comment Mark s'était battu pour elle. Ce fut un trait de lumière pour Lenora, elle comprenait tout à coup les nobles sentiments de celui dont elle portait le nom. Mais n'était-il pas trop tard ? Elle venait justement d'entendre le duc d'Ilva ordonner à ses troupes de repartir vers Gand pour brûler la ville et mettre le prisonnier à la torture.

Sans hésiter, Lenora s'élança à bride abattue pour donner l'alarme. Elle alerta la population et, grâce à elle, son mari fut délivré et la ville fut sauvée. Mark ignorait encore le dévouement de sa femme. Ce fut le prince d'Orange, lui-même, qui lui apprit le rôle joué par Lenora. Les jeunes gens tombèrent alors dans les bras l'un de l'autre et échangèrent leur premier baiser d'amour.

Ils allaient pouvoir échanger leur premier baiser d'amour.

hésiter, la courageuse jeune femme se leva et put assister, sans être vue, à une réunion secrète présidée par Guillaume d'Orange. Lorsque le silence et la nuit envahirent à nouveau la maison, elle remonta doucement à ses appartements. Elle arrivait au sommet de l'escalier qui conduisait à sa chambre, lorsque, brusquement, son mari se trouva devant elle.

Amoureux de sa femme, Mark voulut bien croire l'excuse qu'elle lui donnait, il s'agenouilla et lui baisa la main.

— J'aurais une requête à vous présenter, ajouta Lenora ; j'ai besoin de changer d'air, accordez-moi la faveur d'aller passer quelques jours auprès de mon oncle, à Bruxelles.

— Qu'il soit fait selon votre désir, madame ! Mais permettez-moi de vous accompagner, car les routes ne sont pas sûres.

Le lendemain, une voiture emmenait Lenora et Mark vers Bruxelles, mais un accident matériel les obligea à s'arrêter à l'auberge de Termonde.

Désolé de ce contre-temps, Mark se montra plus empressé que jamais auprès de son épouse, et la belle Lenora, touchée des attentions de son mari, lui laissa voir enfin qu'elle n'y était plus insen-

Du Studio à la Ville

Lily Damita en Amérique

L'ARRIVÉE de Lily Damita en Amérique a fait sensation. La jeune artiste, qui est partie avec un superbe engagement, possède, en effet, des qualités qui sont bien faites pour plaire aux Américains. Elle a une gaîté intarissable, elle danse à ravir et possède surtout les plus jolies jambes du monde.

Lily Damita, comme il sied à une Parisienne, a débarqué à New-York avec une quantité impressionnante de malles, et ces malles renfermaient les dernières créations de la rue de la Paix, ainsi que les plus mignons chapeaux que l'on puisse rêver.

Le soir même, un reporter écrivait que « Mlle Lily Damita changeait de chapeau toutes les heures », ce qui est, comme bien vous pensez, fort exagéré, mais suffit outre-Atlantique pour vous classer au rang des grandes stars.

Lily Damita, qui est venue surtout pour travailler, doit commencer prochainement un grand film pour les Artistes Associés, avec Ronald Colman comme partenaire.

Un jeune homme à marier

REX BELL, le jeune cow-boy de la Fox Film, qui vient de terminer sa seconde production, *The Cow-boy Kid*, est en quête d'une épouse... Il ne tient pas absolument à ce qu'elle soit une beauté, mais il la lui faut raisonnable, sensée. Il n'est pas non plus strictement essentiel qu'elle sache faire la cuisine, bien que ce ne soit pas à dédaigner, mais surtout qu'elle soit juste et point mesquine. Foin des jazzeuses invétérées ! Rex la veut tranquille, sérieuse et sachant comprendre la plaisanterie ; d'une robuste constitution et capable de se faire à la vie au grand air, sur le ranch ; et si elle est sportive, si elle aime l'équitation, tant mieux... Car notre jeune artiste caresse une grande ambition : celle de posséder, quelque jour, dans le Far-West, un vaste ranch où régnera la dame de ses pensées.

Gageons qu'il n'aura pas grand'peine à trouver la femme rêvée, car il est jeune, bien de sa personne et gagne au studio un coquet salaire. Si l'on songe aux fortunes réalisées par Buck Jones et Tom Mix pendant leur séjour chez la Fox Film, il est facile de prédire à ce nouveau venu une carrière prospère et à sa compagne une existence dorée...

Fâcheuse rencontre

EDMUND LOWE, le sympathique artiste de la Fox, que nous allons sous peu applaudir à l'Imperial dans *Balaoo*, d'après le célèbre roman de feu Gaston Leroux, vient de l'échapper belle. Pendant les prises de vues de *Making the Grade*, il faisait, devant l'objectif, l'ascension d'une falaise en montagne et, se cramponnant des bras, devait opérer un rétablissement. Tout à coup, au-dessus de lui, un bruit suspect fit frémir les assistants : un serpent à sonnettes était dans le voisinage. Impossible de reculer. L'artiste dut se cramponner à la paroi rocheuse, sans bouger, jusqu'à ce qu'un aide opérateur et l'assistant du metteur en scène eussent, à coup de fusil, puis à l'aide d'une longue baguette, abattu la bête malfaisante. Enfin, soulagé, l'artiste atteignit la plate-forme et s'assit en attendant que le compagnon du dangereux reptile eût été, à son tour, délogé, car les serpents à sonnette vont, généralement, par deux...

Jalousie

LUCIENNE LEGRAND possède un petit chien minuscule, un amour, qui répond au nom de Cerbère. Grande fut notre surprise, en lui rendant visite au studio, de la voir sous la garde imposante de trois magnifiques danois.

— Seriez-vous menacée par la Main noire? Vos jours seraient-ils en danger pour adopter une telle escorte?

— Mais non, dit-elle en éclatant de rire, ces braves toutous sont aussi, dans leur genre, des artistes qui tournent avec moi, dans *l'Arpète*, que Donatien réalise pour Franco-Film.

Mais Cerbère, son minuscule loulou, ne l'entend pas de cette oreille, et il a fallu le laisser à la maison, car, avec un courage peu en rapport avec sa taille, il semblait vouloir dévorer ses trois ennemis !

Un mot de Dranem

TANDIS qu'on tournait une scène importante de *J'ai le Noir*, à la gare de Lyon, sous la direction de Max de Rieux, Dranem égayait tout le monde par ses joyeuses trouvailles. Il avisa une figurante, d'ailleurs jolie, mais exagérément molle, inexpressive, dont les grands yeux placides regardaient tourner la scène amusante que l'on réalisait ce jour-là, sur le quai et dans les couloirs d'un « sleeping » de la Compagnie des wagons-lits. Elle était plantée près de l'appareil et suivait le jeu des artistes, sans que son visage trahît la moindre émotion.

— Tu ne trouves pas, souffla Dranem à un camarade, qu'elle est *photo-génisse?* Elle a tout à fait l'air de regarder passer des trains...

Un metteur en scène qui paie de sa personne

LE metteur en scène, Rex Ingram, travaille activement, sur la Côte d'Azur, à la réalisation de son nouveau film, *les Trois passions*.

La femme du metteur en scène, Alice Terry, et Petrovitch, que l'on voit ici, à gauche, sur la photographie, jouent les principaux rôles de ce nouveau film qui sera, dit-on, fort curieux.

On connaît les yeux rieurs de Rex Ingram et sa bonne humeur est proverbiale, mais souvent dans le travail, lorsque le metteur en scène n'est pas satisfait de la scène, il prend la place de l'acteur et joue à sa place. Les yeux alors changent tout à fait d'expression, et ils deviennent, selon les circonstances, durs ou tristes, et Rex Ingram, sortant du champ, s'écrie : « Voilà comment je vois ça ! » Tout le monde au studio se déclare, d'ailleurs, enchanté de travailler avec un metteur en scène qui paie ainsi de sa personne.

Un nouveau miracle

C'ÉTAIT à Domrémy, voici quelque temps, où se devaient réaliser les scènes de la jeunesse de Jeanne, de l'appel des voix et du départ, de *la Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*.

Marco de Gastyne et son état-major étaient partis quelque peu en avance, pour étudier les possibilités cinégraphiques du petit village, examiner les extérieurs possibles et s'assurer, auprès des autorités locales, des concours nécessaires.

Simone Genevois devait, ce matin-là, rejoindre son metteur en scène et voir Domrémy pour la première fois de sa vie.

A peine entrée dans le village, elle poussa un cri.

Ces arbres, ces vieilles pierres, ce fleuve, cette église, il lui semblait soudainement les reconnaître.

On s'empressa autour d'elle. C'était impossible, évidemment. Et, seule, son imagination...

Sans répondre, elle alla droit à la maison, à sa maison, celle de Jeanne, qui subsiste encore.

On qualifia d'admirable prescience cette divination, mais Simone Genevois s'écria en éclatant de rire :

— Non, ne criez pas au miracle, j'étais déjà venue à Domrémy et je connaissais fort bien la maison de Jeanne d'Arc !

" Harmonies de Paris "

NOTRE confrère Lucie Derain a terminé la réalisation de son film, *Harmonies de Paris*, qu'elle a tourné durant le mois de juillet pour la Société Albatros. Son opérateur fut Nicolas Roudakoff. Tourné entièrement par le plus grand soleil, *Harmonies de Paris* s'efforce de contenir, en 700 mètres, une synthèse très simple de toutes les harmonies de Paris : ses églises, ses vieux quartiers, la fièvre moderne de ses rues, de sa circulation, le charme nocturne de ses lumières, les monuments, le travail, la vie intense des faubourgs et toute la poésie incomparable de ses jardins et de ses perspectives. *Harmonies de Paris* est entièrement monté et sera présenté, par Albatros, vers la fin septembre.

Rafraîchissement

OH ! qu'il est doux de se rafraîchir avec une bonne citronnade glacée par les chaleurs caniculaires ! C'est, du moins, ce que pensent Milton Sills et Gertrude Olmsted, deux charmants artistes de la First National. Comme ils n'avaient qu'un verre, ils n'ont pas hésité une seconde, et, avec une paille, ils boivent gentiment, en tête à tête, c'est le cas ou jamais de le dire, dans le même verre.

Raymond, garçon d'honneur

***Scénario de Grover Jones ; mise en scène d'Erle Kenton ; édition* Paramount.**

On s'arrachait le beau Raymond, qui était garçon d'honneur à perpétuité.

DIRE que Raymond travaillait beaucoup serait fort exagéré. D'ailleurs, ses moyens personnels lui permettaient de savourer la volupté de ne jamais se fatiguer. Mais prétendre qu'il était inactif serait aussi d'une injustice confinant à la cruauté. Car, si Raymond possédait une tâche sociale, c'était bien celle de garçon d'honneur. Entendez par là qu'un mariage ne se célébrait pas dans le cercle nombreux de ses relations sans qu'il y fût convié.

On se demandait :

— Et qui choisit-on comme garçon d'honneur? Je ne vois personne...

Et quelqu'un répondait immanquablement :

— Mais si ! Il n'y a qu'à appeler ce brave Raymond ! Il s'en tire toujours si bien !

Et on appelait le bon, le brave, le gentil, l'ineffable Raymond, qui se tirait si parfaitement de ce rôle menu, mais délicat, lequel consiste à remplir la multitude de ces petites corvées dont ne se chargent jamais les futurs époux, à savoir :

Accomplir les démarches nécessaires, galoper entre la mairie et l'église, passer en coup de vent chez la fleuriste, recevoir les parents grincheux et les amis raseurs. Et, parfois, chose plus grave, aplanir les chocs, calmer le courroux des liaisons anciennes, consoler la petite dactylo qui ne veut pas se faire une raison et parle de vitriol et de revolver, ou encore l'ex-fiancé éconduit qui n'acceptera à aucun prix de voir passer l'épousée au bras d'un rival triomphant et qui menace de provoquer un scandale. Puis, ensuite, la cérémonie, où le garçon d'honneur ne peut pas manquer de servir de témoin, et tous les menus détails auxquels il doit songer, faute de quoi tout le monde lui tombe sur le dos.

— Eh bien ! Raymond, et ces fleurs? C'est pour aujourd'hui ou pour demain?

— Alors, Raymond ! Que vous a dit le pâtissier. Les bombes glacées seront-elles prêtes à l'heure?

— Raymond ! Venez ici ! Allons vite !

Bref, Raymond par-ci, Raymond par-là ! Il ne faisait plus rien d'autre que cela.

Inutile de dire qu'il avait pris le mariage en horreur et qu'il aurait, pour son propre compte, préféré se suicider plutôt que de convoler en justes noces.

Et, au moment où l'écran s'éclaire, nous le voyons garçon d'honneur dans trois mariages différents qui ont lieu le même jour. Nous notons cela pour nous inscrire en faux contre les esprits grincheux, qui vont répétant partout que l'institution matrimoniale est en baisse.

D'abord, il a accumulé les distractions, les oublis et les gaffes dans les deux premières cérémonies. Puis, entre le second et le troisième mariage, vanné, abruti, anéanti, moulu, il s'était endormi dans un taxi qu'on l'avait envoyé quérir, et, réveillé en sursaut, s'apercevant de l'heure tardive, il rentra chez lui, sans s'inquiéter des nouveaux époux du mariage n° 2, qui attendaient toujours leur taxi, ni du mariage n° 3, où son absence causait un tumulte effrayant.

Comme Raymond, étendu sur un divan, s'apprêtait à reprendre son sommeil interrompu, il reçut inopinément la visite de son ami Tom. Celui-ci portait sur le visage les traces de graves préoccupations, ce qui contrastait avec son exubérance habituelle. Tom lui expliqua ses ennuis. Il désirait se marier à son tour et avait jeté son dévolu sur la délicieuse Edna, dont, en outre, le père est riche, ce qui constitue le meilleur des partis.

Edna, de son côté, n'est pas demeurée indifférente aux aveux de Tom, et tout irait pour le mieux si le jeune homme, qui a eu une liaison avec une danseuse russe, Slaviva, n'avait, autrefois, commis l'imprudence de lui écrire des lettres enflammées.

DISTRIBUTION

Raymond Griffith	*Raymond.*
Ann Sheridan	*Betty Bruce.*
Miam Cooley	*Tom Millbank.*
Iris Stuart	*Edna.*
Vivian Oakland	*Slaviva.*
Edgar Kennedy	*Le détective.*

Ce dos à dos entre Raymond et Betty ne pouvait durer.

Raymond fit mimer à l'assistance, d'une manière étourdissante, un match de football.

Slaviva, en femme pratique, apprenant les fiançailles de son ex-ami, l'avait menacé de se servir de ses lettres s'il ne lui faisait cadeau d'un collier somptueux.

Que va faire Tom, s'il veut éviter un scandale, capable de faire rompre son mariage?

Or Raymond avait l'esprit fertile. Il suggéra à son camarade de louer ou d'emprunter un beau collier et de l'offrir, en échange des lettres. Puis, une fois en possession des missives compromettantes, de reprendre discrètement le collier à la danseuse. Et que pouvait dire ensuite Slaviva, elle qui n'agissait que par chantage pour se procurer malhonnêtement un bijou?

Ce plan de bataille fut adopté sans retard. Raymond se rendit lui-même chez un bijoutier, auquel il loua un collier magnifique. Or il rencontra là une jeune fille dont la beauté le frappa. Il allait incontinent la suivre hors de la boutique, lorsque le bijoutier lui offrit, à titre de prime de noces, une jolie cage enrubannée contenant deux

Edna, survenant, le trouva affalé sur le tapis du salon.

blanches colombes, symbole de la tendresse conjugale. Raymond, portant le collier et la cage, se précipita chez Tom, et quelle ne fut pas sa surprise en retrouvant, près de son ami, la jeune fille qu'il avait remarquée !

C'était la charmante Edna, la fiancée de Tom. Mais sa surprise fut portée à son comble lorsqu'il vit, en présence d'Edna, Tom embrasser une autre jeune fille,

Raymond n'avait pas son pareil pour organiser des jeux de société charmants.

Il avait apporté un petit cadeau personnel.

non moins charmante, qui répondait au doux nom de Betty !

— Nous répétons la cérémonie, et je veux juger l'ensemble, lui répondit Edna. Mlle Betty, que voici, est la secrétaire de mon père.

Or Slaviva, la danseuse russe, venait au même instant sonner chez Tom. C'est Raymond qui la reçut, lui remit le collier et empocha les lettres. Mais Raymond n'avait plus qu'une idée : s'emparer du collier pour le rendre. Il y parvint, et, grâce au père d'Edna, celui-ci fut placé en sûreté dans un coffre-fort.

Or, le collier enfermé, cela ne faisait pas du tout l'affaire de Raymond, qui devait, sans tarder, aller le restituer contre le montant éleyé des arrhes qu'il avait versées. Et comme de bien entendu, cela ne faisait pas non plus l'affaire de la danseuse russe, qui, s'apercevant de la disparition du bijou, était repartie sur sa trace comme une panthère qui cherche sa proie.

Enfin Raymond eut la chance de surprendre le mot du coffre-fort.

Un garçon à l'imagination débordante comme lui n'allait point demeurer longtemps sans parvenir à ses fins. Celui qui se trouvait le mieux placé dans l'assistance pour pouvoir ouvrir le coffre était Tom. Mais de quelle façon révéler le chiffre du coffre à Tom sans que personne ne surprît la combinaison ?

Alors, en cette circonstance, Raymond déploya tout simplement du génie.

Il se mit, de manière étourdissante, à raconter un grand match de football auquel il avait assisté. Puis, à l'aide de signaux répétés à l'égard de Tom, il finit par crier le score de l'équipe victorieuse qui correspondait au chiffre du coffre. Malheureusement, Tom n'eut pas le temps de se saisir du collier. Par contre, la danseuse russe, rentrée subrepticement chez Tom, avait, elle aussi, compris la combinaison et finit par reprendre le collier.

Nouveau coup de théâtre. Le père d'Edna venait de s'apercevoir que son coffre-fort avait été ouvert et que l'écrin n'y était plus ! On fit aussitôt appel à des détectives, qui, incontinent, se proposèrent de fouiller tous les assistants.

Slaviva sentait son tour arriver avec une folle terreur. Aussi chercha-t-elle un plan rapide qui lui permît de se débarrasser, au moins pour quelques minutes, du bijou si compromettant, quitte à le récupérer ensuite. Elle avisa soudain la cage, la fameuse cage aux colombes, que le bijoutier avait offerte à Raymond. Ouvrant vivement la porte, elle y jeta le collier. Raymond avait de loin vu son jeu et, dès qu'il le put, se précipita vers la cage. Malheur ! Trois fois malheur ! Dans sa précipitation, Slaviva n'avait pas refermé la cage et une des colombes, sans doute hallucinée par cet objet brillant, s'était envolée, emportant le fameux collier ! Je vous laisse à penser la poursuite à laquelle cela donna lieu ! L'oiseau s'était tout d'abord dirigé vers la montagne et ce fut une ruée. L'auto de Raymond s'engagea dans des routes où elle faillit cent fois s'écraser avec son conducteur et Betty, laquelle n'avait pas voulu quitter ce cher Raymond.

Mais la colombe, insaisissable, volait toujours; tenant sans doute jusqu'au bout à faire preuve de fantaisie, elle se posa sur le toit d'un gratte-ciel.

Raymond n'abandonna pas la poursuite et parvint enfin à récupérer le fameux collier. Il fut restitué au bijoutier, qui, en échange, après solde de tout compte, vendit à Raymond, et cette fois payée comptant, une superbe bague de fiançailles destinée à l'adorable Betty.

MONSIEUR BEAUCAIRE

***Grand roman d'amour tiré du célèbre film PARAMOUNT par Marcel Allain, interprété par RUDOLPH VALENTINO* (1).**

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

A la cour du roi Louis XV, le duc de Dreux est le favori des dames. Nul ne sait comme lui tourner un madrigal, chanter la romance et tirer l'épée. Le roi destine, comme épouse, à ce beau chevalier Henriette de Bourbon, une ravissante princesse qui fait ses débuts à la cour. Mais la princesse est loin de partager l'opinion commune en ce qui touche Philippe de Dreux, et elle considère seulement le joli courtisan comme un bourreau des cœurs. A un souper du roi, auquel assiste la marquise de Pompadour, les affaires de Philippe de Dreux se gâtent : il refuse publiquement d'épouser la princesse Henriette et nargue la favorite. Il n'en faut pas plus pour que le roi, furieux, donne l'ordre de l'arrêter. Plus prompt que l'éclair, le jeune duc saute par la fenêtre et disparaît. Philippe de Dreux s'est réfugié en Angleterre, où, grâce à la complicité de l'ambassadeur de France, il se cache sous les habits d'un barbier. Un jour, il apprend que le roi a envoyé spécialement le vidame de Morbec à Londres pour le faire arrêter, mais le pseudo-barbier, surnommé M. Beaucaire, n'en a cure. Il s'éprend de Mary Carlisle, surnommée la belle de Bath, et n'a que le souci de lui être présenté. Evincé par le duc de Winterset, M. Beaucaire réussit, sous le prétexte du jeu, à attirer le duc de Winterset chez lui et il le surprend en train de tricher. « Nous serons quittes, lui dit-il, si vous me présentez à Mary Carlisle. »

M. Beaucaire le considérait d'un air méprisant.

CHAPITRE VIII *(suite)*

Il rit une seconde en lui-même de l'ironique aventure. Puis, dédaigneusement, frappant sur l'épaule de Winterset, il continue :

— Allez !... allez !... Soyez sans crainte !... Tenez, je m'appellerai... « le duc de Sans-Souci ! »... Vous annoncerez que je débarque de mon château... des Quatre-Vents !... Qui découvrira la supercherie? Et puis, monsieur, sachez-le bien, je tiens à me trouver à ce bal !... C'est donc un ordre que je vous donne...

Et il achève, négligent, feignant de jouer déjà son rôle de duc :

— Mais, oui ! mais, oui !... Nous allons dans le monde !... C'est notre bon plaisir !... Et nous désirons y trouver une rose... Car nous aimons les fleurs !

Il rit encore... La cascade de sa gaieté accompagne Winterset qui s'en va tête basse...

Et Molyneux, sans doute, frémirait... s'il pouvait entendre la dernière réflexion que se fait à lui-même le jeune homme :

— D'honneur, s'affirme le duc de Dreux, M. Beaucaire s'amuse infiniment !... Il ne manquerait même rien à son plaisir, si seulement ce Badger savait, réellement, tenir une épée...

Le duc de Winterset (JAN MAC LAREN) *fit son entrée et présenta le duc de Sans-Souci.*

CHAPITRE IX

Dans les salons de la duchesse de Marlborough, on vérifierait aisément, ce soir-là, que le duc de Dreux sait, à merveille, apprécier la juste valeur du snobisme...

Celui que l'on connaît, ici, sous le nom de « Beaucaire », celui qui est réellement prince du sang, cousin d'un roi, s'est avancé au bras de Winterset... et les salons se sont pamés d'aise quand le gentilhomme anglais a présenté :

— Mon ami, le duc de Sans-Souci... tout juste débarqué sur nos côtes et venant, en droite ligne, de son château des Quatre-Vents !

Il n'en a pas fallu plus pour que tous accourent au-devant du personnage...

— Votre Grâce ! a-t-on murmuré. Bath est fort honoré de votre visite !

Et, Winterset s'étant éloigné, le soi-disant « duc de Sans-Souci » s'est vu de suite entouré d'un essaim de jolies femmes, qui le questionnent avidement :

— Duc, vous qui venez de France, contez-nous un peu les aventures de ce duc de Dreux, qui osa narguer la Pompadour de si belle manière ?

Et lui de répondre :

— Mesdames, souffrez que je me taise, au contraire ! Dreux est de mes amis... Mais c'est un polisson !... Il m'a donné bien des ennuis... ces temps derniers !

Une seule ombre à ce tableau : Molyneux est là. Le gentilhomme a le front soucieux. Il attire le prince à l'écart :

— Votre Altesse me pardonnera, murmure-t-il à voix basse, mais votre venue ici m'épouvante ?... Votre Altesse a-t-elle réfléchi qu'infailliblement, d'un instant à un autre, elle sera démasquée et reconnue pour le soi-disant barbier Beaucaire ?

— En effet, c'est bien possible ! sourit le duc de Dreux. Cela sera tout à fait plaisant.

Mais Molyneux secoue la tête :

— Votre Altesse est venue ici, continue-t-il, pour rencontrer la belle de Bath... Monseigneur, vous ne le niez pas ?

— Pourquoi le nierais-je, Molyneux ?

— Votre Altesse me permettra de lui annoncer que, si elle est jamais démasquée et reconnue pour être Beaucaire, il lui faudra s'apercevoir que lady Carlisle a le cœur plus dur qu'une pierre !

— Fi, Molyneux ! plaisante alors le duc, pouvez-vous commettre une telle erreur ?... Je vous annonce, moi, que le cœur de lady Carlisle est aussi tendre qu'une rose !... Et vous verrez de quelle façon je cueille les fleurs !

Le duc de Dreux, cependant, serait-il aussi assuré s'il entendait, à cet instant, les propos qu'échangent, à l'écart, le capitaine Badger en personne et le duc de Winterset ?

— Oui, fait l'abominable tricheur dans un chuchotement que personne ne pourrait entendre, c'est le barbier Beaucaire ! Mais cela importe peu. Ce qui compte, c'est que tu m'en débarrasses pour toujours... Tiens ! provoque-le avant que lady Carlisle n'arrive... Dis-lui, par exemple, du mal des Françaises... car les Français sont chatouilleux sur ce chapitre !... Et puis, après... hop !... Tu m'as compris ?

Badger a parfaitement compris...

Un spadassin de sa force ne se méprend pas, d'ailleurs, à de telles instructions.

— *All right !* fait-il, simplement.

Et, lourdement, en brute qu'il est, il s'approche du duc de Dreux :

— Une question, duc de Sans Souci ! fait-il. Puisque vous revenez de France, dites-nous donc si les dames de chez vous sont toutes aussi sottes que cette petite princesse Henriette, dont le duc de Dreux a publiquement refusé la main ?

...Alors, sur le fin et mobile visage du duc de Dreux, une expression indéfinissable se peint : colère et joie.

— Parfait ! monsieur, fait-il du bout des lèvres, vous touchez au bon endroit. Cela sent son bretteur d'une lieue !

Tout sourire disparaît soudain de son visage et il achève :

— Seulement, le nom de la femme la plus pure de la cour de France n'est pas fait pour se promener sur les lèvres d'un pourceau !

Et, vif, il lève la main, soufflette Badger du bout des doigts.

Le spadassin n'a garde, évidemment, d'eu

(1) Voir *Ciné-Miroir*, nos 172 à 177.

marquer la moindre surprise. Il est de ces hommes qui sont bons à toute besogne, même à se faire gifler, quand une gifle peut excuser, dans l'avenir, un simple assassinat...

— Monsieur, fait-il, il y a des épées, là-haut, dans la salle d'armes. Vous plaît-il que nous y montions, sans éveiller l'attention ?

— Cela m'agrée tout à fait ! accepte le faux duc de Sans-Souci, qui est, certes, sincère.

Discrètement, ils s'éloignent. Un instant encore, et les épées se heurteront...

Point ! Barrant le passage, Molyneux se dresse devant le duc de Dreux et, à voix basse :

— Je vous en supplie !... Il va vous tuer !... C'est un cas de guerre entre nos deux pays !

Hélas ! le jeune homme perd son temps...

— Vous vous trompez ! riposte le duc... Vous oubliez que je suis en disgrâce pour avoir insulté la favorite ! On sera fort content que je me fasse tuer pour défendre la princesse Henriette... Allons ! venez !... Je vous invite à cette petite partie !

Dans la salle d'armes, l'instant d'après, les deux hommes sont face à face, le fer en mains.

— Allez, messieurs ! propose Molyneux, dont la voix tremble.

Et, tout de suite, le combat s'engage.

— Tue ! tue !... gronde Badger, pour s'exciter lui-même.

Souple comme un roseau, trompant les feintes de l'adversaire, parant ses bottes, le duc de Dreux, lui, plaisante :

— Une petite leçon !... Ce qu'il faut pour apprendre à un assassin que l'escrime est une science difficile !... Voyons ! Je toucherai au bras droit ! Oui ! au bras droit !...

Les épées tintent.

Badger est trapu. Son jeu demande à la force, à la brutalité la victoire. Mais il semble que l'élégance du duc de Dreux déroute ce professionnel des armes.

— Au bras droit, quand j'aurai compté dix ! poursuit de Dreux.

Et il compte, en effet :

— ... Sept, huit, neuf...

Puis sa voix claironne :

— Touché, Badger ! Je vous l'avais prédit !

Six pouces de fer dans le bras, le spadassin titube, tombe, défaillant.

Alors, narquois, Dreux prend son congé :

— Ne vous inquiétez pas, mon cher !... A l'instant, je vous envoie Winterset ! C'est bien la moindre des choses, puisqu'il vous avait envoyé à moi !

Et il sort, en entraînant Molyneux, dont les yeux brillent de joie...

— Vous savez, déclare-t-il, cette petite partie n'a même pas été très drôle !... Ce garçon était un piètre joueur... Bah ! ce soir, nous avons autre chose à faire... à cueillir une fleur... Vous allez voir, Molyneux, que Winterset se fera un plaisir de me présenter à la belle de Bath ?

Chapitre X

Le duc de Dreux, à cet instant, paraît si souriant que son ami Molyneux ne se sent guère le courage de le gronder.

Et, cependant, quel n'est pas le souci du gentilhomme anglais !

Certes, jusqu'alors, nul n'a paru, dans le bal, concevoir le moindre doute sur l'identité du gentilhomme, auquel chacun fait fête.

Mais il peut suffire d'un rien pour le démasquer !... Mais ce rien a d'autant plus de chance d'éclater que tout Bath connaît déjà l'histoire de ce barbier d'ambassadeur qui tient tripot, perd avec désinvolture, gagne avec indifférence...

Comment ne pas imaginer, dès lors, qu'il se trouvera forcément quelqu'un pour reconnaître cet homme dans ce duc de Sans-Souci ?

Et puis, l'imprudence est encore plus grande quand Dreux prétend aborder la belle de Bath.

Cette beauté célèbre n'a-t-elle pas sa cour régulière ?

Ceux qui la composent ne professent-ils pas, les uns pour les autres, une jalousie capable de rendre les plus obtus clairvoyants ?

Allez donc, cependant, faire entendre raison à un Dreux qui vient de se battre, qui est tout triomphant, et que l'amour, comme d'ordinaire, incite aux pires folies !

— Vous m'épouvantez, confesse tout simplement Molyneux. Je supplie pour la dernière fois Votre Altesse de consentir à être prudente...

Le duc de Sans-Souci (Rudolph Valentino) *et la belle de Batz* (Doris Kenyon).

— Très bien ! sourit Dreux. Si c'est pour la dernière fois, je ne vous en garderai pas rancune !

Et, sur cette ironique réponse, il s'avance vers Winterset.

— Mon cher, présentez-moi donc lady Carlisle ! Le moment est arrivé où je vais pouvoir cueillir la rose que je convoite... Ah ! j'oubliais !... Mon ami Molyneux désire vous conduire auprès de Badger. Il est un peu souffrant. Mais ne vous inquiétez pas : vous pourrez encore recourir à son dévouement...

Le faux duc de Sans-Souci laisse sur place le duc de Winterset, ahuri d'épouvante.

C'est la première fois, sans doute, que le spadassin a manqué son coup ! D'apprendre qu'il n'a pu triompher de ce barbier, Winterset a comme un étourdissement...

Et puis, pour achever sa défaite, n'aperçoit-il pas celui qu'il prend pour un faux duc galamment incliné devant lady Carlisle ?

— Madame, déclare-t-il avec une désinvolture qui sent son gentilhomme d'une lieue, il est vrai que c'est bien moi qui, ce matin, vous ai rendu une rose que vous aviez laissée tomber. C'était sentiment d'honnêteté. Mais il ne faudrait pas me tenter à nouveau ! Si vous veniez à en perdre une autre, je crois que je me ferais voleur et m'enfuierais en l'emportant !

C'en est trop. Winterset tourne sur ses talons, s'en va, rejoint Badger.

Et, tout en s'éloignant, il murmure :

— Un barbier ? Ce serait un barbier ? Allons donc ! Je suis le jouet de quelque intrigue !

Le duc anglais n'aurait qu'à passer quelques heures à la cour de Versailles, cependant, pour être au fait du mystère qui l'intrigue et l'inquiète.

A la cour française, le départ de Dreux, la fuite rapide du jeune homme, le scandale de son attitude vis-à-vis de la princesse Henriette et de la favorite, sont loin d'être oubliés.

Il n'est jour où l'on n'en parle. Il n'est ruelle où l'on n'en discute.

D'ailleurs, n'est-il pas, pour attiser les méchants propos, un autre scandale, qui menace de s'aggraver ?

La princesse Henriette n'a toujours point fait sa paix avec la marquise favorite. Or l'on sait — tout se sait à la cour — que Sa Majesté en est à ce point fâchée qu'elle a nettement ordonné à la jeune fille de publiques excuses !

Henriette de Bourbon se décidera-t-elle à l'obéissance ?

Elle semble d'un caractère si décidé que les avis se partagent. Et la conséquence, toute naturelle, est que jamais la marquise de Pompadour ne vit son cercle si fréquenté, car chacun tient à être là, quand, pour la seconde fois, Henriette de Bourbon daignera y paraître...

Fatalité ! Coïncidence voulue par le Destin ! C'est le soir même où le duc de Sans-Souci fait les délices de Bath que la jeune fille s'avance dans les salons de la favorite.

Alors, tandis qu'un silence haletant s'établit, les deux femmes se toisent, d'un regard également menaçant.

Oh ! certes, le protocole a été respecté !

La marquise de Pompadour s'est profondément inclinée devant la princesse de sang royal qui lui fait l'honneur de lui rendre visite... Pareillement, Henriette de Bourbon n'a eu garde d'oublier la révérence qui s'imposait... Et l'on en a tout de suite la conviction quand, d'une voix un peu tremblante, la princesse déclare :

— Marquise, sur l'ordre du roi, je suis venue vous faire des excuses... Mais c'est de mon plein gré que j'entends vous demander d'obtenir le pardon pour le duc de Dreux.

La nuance est admirable.

Les cœurs battent, et l'on se demande ce que pourra bien décider la favorite.

Trouvera-t-elle la réponse habile, qui dédaignera les excuses imposées et qui promettra le pardon sollicité ?

Hélas ! la Pompadour est à ce point vexée qu'elle ne saurait écouter les conseils de la raison...

— Madame, riposte-t-elle, si vous êtes à ce point orgueilleuse, vous devez comprendre que Sa Majesté ne saurait pardonner une insulte publique !

Mais, tout de suite, Henriette de Bourbon, froissée à son tour, car elle a fait de grands efforts pour solliciter, riposte :

— Vous avez raison, Madame ! Orgueilleuse comme je suis, il me plaît de le reconnaître, j'aurais dû commencer par ne jamais vous rencontrer !

C'est un défi !... C'est une nouvelle déclaration de guerre !... Et, comme les deux femmes se sont écartées l'une de l'autre, voilà les salons tout bourdonnants, cependant que M. de Voltaire, avec sa belle indépendance, ose s'approcher de la Pompadour et prétend la supplier :

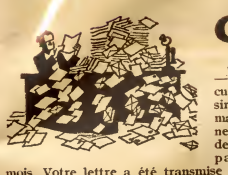
— Marquise, fait-il, ayez pitié, soyez belle joueuse : toute la cour meurt d'ennui depuis que Dreux n'est plus là ! On ne saurait s'entretenir qu'avec vous... Soyez bonne ! Pardonnez au coupable !

Mais le mot sonne, que tous entendent, le mot définitif et imprudent aussi :

— Jamais !

(A suivre.)

ON VOUS RÉPOND...



Le courrier de " Ciné-Miroir " est ouvert à tous les lecteurs et lectrices, abonnés ou non. Toutefois, devant l'abondance et la multiplicité des questions qui nous sont posées, nous avons décidé de ne plus autoriser nos correspondants à nous poser

PLUS DE 3 QUESTIONS PAR MOIS

Nous les prions également de ne jamais

JOINDRE DE TIMBRES DANS LEURS LETTRES

Notre courrier est entièrement gratuit.

Par suite de l'abondance des demandes et en tenant compte de nos délais de fabrication, il faut compter un délai de

UN MOIS ET DEMI A DEUX MOIS

avant d'obtenir la réponse aux questions posées. Il reste entendu que nous ne

COMMUNIQUONS JAMAIS LES ADRESSES D'ARTISTES

mais nous leur transmettons volontiers les lettres affranchies qui nous sont envoyées sous double enveloppe.

JANET ET SUZON. — Nous vous accueillons avec plaisir, chères lectrices, mais vous prions de ne jamais poser plus de trois questions par lettre et par mois. Votre lettre a été transmise à Colleen Moore. *Dans le signal de feu*, vous avez vu Creighton Hale et, dans le rôle principal féminin, Lilian Gish. Quant à *Tue la Mort*, c'est un film trop ancien pour que je puisse vous en parler.

LÉONE MAT. — Non, chère lectrice ! Ce n'est pas Léon Mathot qui était allé au Canada, mais Charles de Rochefort ; il vient, du reste, d'en revenir. L. Mathot est marié avec une cantatrice, Mary Viard, et n'a pas d'enfants ; il envoie sa photographie.

DISCRÈTE ! — Peut-être ai-je eu le plaisir de vous recevoir à *Ciné-Miroir* le 30 mai, je ne m'en souviens pas. Excusez mon manque de mémoire, je ne connais pas l'âge de Pierre Batcheff ; c'est son vrai nom ; son premier film était *Claudine et le Poussin*.

YVETTE. — De quel insigne s'agit-il? Je ne saisis pas très bien. Dans *la Petite téléphoniste*, vous avez vu André Mattoni. Maurice Costello a été une grande vedette du cinéma américain de 1910 à 1914 ; il est né à Pittsburg (U. S. A.), le 27 février 1877 ; ses deux filles, Hélène et Dolorès Costello, stars connues, tournent à Hollywood.

LA FILLE DU BARBIER DE SÉVILLE. — (Voilà qui fera plaisir aux mânes de Rossini !) Shirley Mason tourne pour différentes firmes à Hollywood.

PETITE MAMAN DE DIX-SEPT ANS. — Voici la distribution de *Trois femmes :* Mary Carr, Pauline Frederick, May Mac Avoy, Len Cody, Mary Prévost, Pierre Gendron. Non, Greta Garbo n'est pas mariée ; elle est âgée de vingt-deux ans et est née à Stockholm. Les lecteurs de *Ciné-Miroir* ne doivent pas poser plus de trois questions par lettre et par mois.

BUFFALO BILL, TERREUR DES MOINEAUX. — Non, nous ne faisons pas d'abonnement de vacances, car nos abonnements sont d'au moins six mois. Constant Remy tenait le rôle du frère aîné dans *les Frères Zemganno*. Ne vous désespérez pas ! vous reverrez, dans le film *Hara-Kiri*, Constant Remy. Je vous conseille de voir Mosjoukine dans *l'Otage*, vous le trouverez selon vos vœux.

FRATREM DILIGO. — Du calme, chère lectrice, du calme, je vous en supplie ! ou, alors, il ne vous reste plus que la ressource de prendre le bateau et d'aller à Los Angeles y poursuivre vos rêves de fraternité. (Une fraternité d'un métal un peu inquiétant, soit dit entre nous.)

Mlle F. DROUET. — Vos quatre lettres ont été transmises, et nous transmettrons toutes celles que vous voudrez. Sauf Maë Murray, qui est en Amérique, les trois autres artistes se trouvent en France. Nécessaire fait pour votre abonnement.

JAMAIS CONTENTE. — Eh bien ! vous avez tort ! Il faut toujours être content même quand on a les plus sérieuses raisons de ne pas l'être. Je songe à ouvrir un cours d'optimisme, mais cela n'a rien à faire avec le cinéma. Très sensible à l'admiration, d'ailleurs imméritée, que vous exprimez et dont je rougis jusqu'aux cheveux.

Mlle RAYMONDE PINTO, MAROC. — Nils Asther tourne à présent à Hollywood, où son premier film a été *Après la tourmente* avec H.-B. Warner. Vous avez bien dû vous rendre compte à l'écran de ce qu'était son physique. Quant au moral, ainsi qu'à celui de Jaque Catelain et d'Einar Hanson, c'est une question que je n'ai pas à résoudre. Il y a des chances pour que ce soient tous des gens charmants.

M. RULÉO, GRENOBLE. — Je suis touché jusqu'aux moelles, chère lectrice, des sentiments flatteurs que vous portez à ma modeste personne. La meilleure des récompenses, je crois, pour un journaliste, est de sentir quelque sympathie parmi ses lecteurs.

PAPILLON DE NUIT. — Mais avec joie, chère correspondante, avec joie ! Frappez, l'on vous ouvrira ! Écrivez, on vous répondra ! (Mais, doucement ! pas plus de trois questions par lettre et par mois.)

X. Y. NAMUR. — Pour débuter au cinéma, il n'y a pas d'autres dispositions exigées que de trouver un engagement dans un studio. Pour cela, il faut posséder un physique intéressant et, à défaut de talent, savoir évoluer intelligemment devant l'appareil de prise de vue.

UNE GRAND'MÈRE DE QUARANTE-TROIS ANS. — Chère madame, tous mes compliments ! Quant aux questions que vous posez, un peu trop personnelles, elles ne peuvent guère trouver place en cette rubrique.

SIMONE. — Vous pourriez consulter avec fruit l'annuaire *Tout-Cinéma*, édité par la Société Filma, 166, rue Montmartre, Paris (2e).

P. B., 1901. — *Ben-Hur*, mon cher correspondant, est de la classe des grandes productions. Le Madeleine-Cinéma a payé très cher ses droits d'exclusivité ; il est tout à fait logique qu'il les exploite et en presse le jus comme on fait d'un citron. Parce que ce genre, un peu ridicule, j'en conviens, et d'ailleurs invraisemblable, doit, sans doute, plaire au public américain pour lequel ces films sont d'abord faits. En général, les artistes murmurent, plutôt qu'ils ne parlent ; rien d'un texte appris. Enfin, nous songeons depuis longtemps à la suggestion que vous proposez.

EVA ET MARCELLE. — Mille fois merci ! Je ne doute pas, croyez-le, que vous ne soyez charmantes, mais il n'est impossible de vous répondre ici.

ADMIRATEUR D' « ORCHIDÉE DANSEUSE ». — Dans la salle que vous citez, on tournera, cet hiver, *la Passion de Jeanne d'Arc*, *le Tournoi dans la cité* et deux ou trois productions des Artistes Associés. Pour *le Vertige*, suivez les indications de *la Semaine à Paris*. Et que peut bien vous faire l'origine des films s'ils sont vraiment beaux et intéressants?

MON RÊVE. — Nadia Sibirskaia a pu jouer un rôle de gamine parce que sa taille est très petite. En réalité, cette artiste est née, en 1900, à Lannion ; elle est Française, mais oui, malgré son nom qui doit être d'origine polonaise.

AMONTILLADO. — Carol Dempster est née à Los Angeles en 1903 ; elle a d'abord étudié la danse, puis a débuté au cinéma, en 1918, sous la direction de D. W. Griffith, qu'elle n'a plus quitté depuis ; elle ne tourne pas actuellement.

HÉLÈNE ET SUZY. — Vous êtes, mademoiselle, d'une injustice cruelle que j'ai déjà remarquée, car, sous une autre forme, vous m'avez jadis pris à partie pour un article sur ceux et celles qui veulent faire du cinéma. Mais je ne vous en veux nullement et la preuve, je vais vous offrir un conseil : coupez en deux la bicyclette que vous avez gagnée à notre concours, gardez le guidon et la roue d'avant, et donnez la selle et la roue arrière à Mlle votre sœur. Cela fera un sport acrobatique qui ne manquera pas de charme. Et puis, quoi? une mode à lancer... 1° Bushman junior est le fils de Francis X. Bushman ; 2° Photo agrandie ; 3° Batcheff répond aux lettres.

MITRI-Y-R. — Esther Ralston est née à Bar-Harlow (Maine) et âgée de vingt-huit ans ; elle mesure 1 m. 64 et s'est mariée avec son manager Georges Webb ; nous parlerons d'elle à l'occasion.

ALI-CHÉRY-BIBI. — Lettre transmise à Willy Fritsch, qui est âgé de vingt-sept ans. Jean Angelo en a quarante. *Pour régner*, avec Mme Marie Piérat, de la Comédie-Française, a été projeté dans quelques salles de banlieue et en province. Enfin, Huguette Duflos a un fils.

NAPOLÉONE. — Chère lectrice, nous vous enverrons volontiers notre n° 167 contre reçu de la somme de 0 fr. 85. *Ben-Hur* a été tiré d'un roman de l'écrivain américain Lew Wallace. Il existe, traduit en français, en librairie, chez Delagrave, rue Soufflot, Paris.

MYSTIFICATEUR N° 1. — Le *Napoléon*, d'Abel Gance, s'arrête à la campagne d'Italie, et il est douteux qu'il aille jamais plus loin. Il n'est pas question en ce moment, pour Gina Manès, de tourner de nouveau en France, peut-être parlerons-nous d'elle à l'occasion.

ELIE BELINS, MOULINS. — Pour tourner, il faut se proposer aux régisseurs ou aux metteurs en scène des studios de Nice ou de Paris. Mais il faut avoir une fortune personnelle, car ce n'est pas la figuration, par trop aléatoire, qui vous permettra de gagner votre vie. A votre place, je resterais tranquillement dans votre beau pays et je pêcherais la truite dans l'Allier.

POUR LA VIE AU CHER « CINÉ-MIROIR ». — Votre lettre a été transmise à Pola Negri. Les trois artistes que vous citez ont une popularité à peu près équivalente. Novarro gagne environ sept mille dollars par semaine. Quant à votre vocation cinématographique, relisez, je vous prie, les nombreuses réponses faites à des questions identiques dans ce courrier presque à chaque numéro.

MOUSMÉE DU JAPON. — Oui, exotique correspondante, Pedrelli et Catelain sont en France. Par contre, Gloria Swanson est à Hollywood et parle le français. Les deux autres aussi, naturellement. Vous pouvez évidemment changer de pseudonyme ansi souvent que de... robe, mais ce serait dommage ! Le vôtre est gentil tout plein. Enfin, Betty Balfour est actuellement en Angleterre, mais tourne parfois en France

POUPÉE BLONDE. — Tous mes compliments ! Mais vous trichez sur le nombre des questions permises. D'abord, nous avons dit un million de fois que, quant à la transmission des lettres, il fallait affranchir à 0 fr. 50 pour la France et à 1 fr. 50 pour l'étranger. Vos [illegible] O'Brien et Fred Thomson sont mariés.

UNE ADMIRATRICE D'ANDRÉ ROANNE. — Je ne sais pas [illegible] André Roanne vous répondra ! Tout ce que je peux vous assurer, c'est qu'il est un artiste plein d'amabilité [illegible] de courtoisie. Dans *le Roman d'un jeune homme pauvre*, Vladimir Gaidaroff, âgé de trente-neuf ans. Quant à Jean Forest, âgé de seize ans, il est né à Montmartre.

JANI-K. — Vous [illegible] aucune nouvelle de Mary Harald depuis plusieurs années. Que fait-elle? Que devient-elle? Mystère. Vous verrez bientôt Charles Vanel dans une production qui [illegible] de terminer, *le Passager*.

SAINT-JUST-ROBESPIERRE. [illegible]THON, [illegible] Gance fait du cinéma depuis quatorze ans ; il a débuté, à ses débuts, divers rôles et notamment [illegible] *Mother*, puis a fait de la mise en scène. Il n'est revenu à l'interprétation que pour réaliser le rôle de Saint-Just dans *Napoléon* ; il est né à Paris le 25 octobre 1889. Comme pas sa religion.

FRANCE-AURORE. — Je ne vois pas, chère lectrice, pourquoi vous me « passez un savon », comme vous dites, sous le prétexte que notre collaboratrice, Marianne Alby, a écrit un article sur les blondes et les brunes. Quant à mes préférences personnelles, qui n'ont pas grande importance en la matière, elles vous satisferaient peut-être vous, mais pas tout le monde. Enfin, je crois que, blondes ou brunes, toutes les femmes sont charmantes. C'était Andrée Standart qui remplissait le rôle de Mme Tallien.

UNE BRAGARDE. — Chère correspondante, j'ai précisément prié TANIT-ZERGA de mettre un frein à sa frénésie épistolaire. Je ne sais pas si l'artiste que vous citez est israélite et, d'ailleurs, cela n'a aucune espèce d'intérêt par rapport au cinéma. Georges Lannes était ingénieur électricien avant de venir à l'écran ; il est marié ; vous le reverrez dans *l'Ame de Pierre*.

MOULOUD. — Vous ne lisez pas attentivement ce courrier, car je ne sais combien de fois j'ai donné des renseignements sur Ramon Novarro ! Il est né à Durango (Mexique), le 6 février 1899 ; il est célibataire, et vous pourrez lui écrire par notre intermédiaire en affranchissant votre lettre à 1 fr. 50.

ROSE LAWRANCE. — Votre lettre a été transmise à Clara Bow ; il est assez probable qu'elle vous répondra.

Mlle ROSE. — Le rôle du lieutenant méhariste, dans *la Châtelaine du Liban*, était tenu par Ivan Petrovitch.

ROSE MOUSSE. — C'est le pseudonyme que je choisis. Il est très gentil, du reste. Voici quelques films d'Eric Barclay : *le Rêve*, *le Justicier de Davos*, *Roger la Honte*, *Poupée de Montmartre*, *le Chasseur de chez Maxim's* et bientôt *le Bateau de verre*.

PARFUMS D'ORIENT. — Moi, je suis bien sûr de vous avoir déjà répondu. Enfin, si vous vous sentez des dispositions frénétiques pour l'art théâtral, allez-y ! Ma responsabilité est d'autant moins engagée que cela n'a rien à voir avec le cinéma. Quant à mes préférences personnelles sur les brunes ou les blondes, il ne saurait en être question ! Vous voulez donc arriver à me faire vitrioler, vous? Enfin, je n'ai aucun renseignement sur ce nouveau venu à l'écran qu'est Werner Pittschau, mille regrets.

VALI-MATHI. — Les numéros demandés vous ont été envoyés. Quant à la distribution du film *les Maudits*, nous l'avons publiée dans notre n° 170. L'acteur qui tenait le rôle de Winterset, dans *Monsieur Beaucaire*, était Ian Mac Laren ; celui qui faisait Molyneux était Templar Powell. En effet, le film tourné, en 1924, par Valentino a été adapté du roman de Booth Tarkington.

PATRICIA. — Non, le studio dont vous parlez n'est pas très important. En général, pour visiter un studio, il faut demander l'autorisation au directeur des studios, dont vous trouverez des adresses dans le Bottin. Ramon Novarro joue depuis 1922 ; il a tourné depuis *les Cadets de la mer*, *les Amants*, *Vieil Heidelberg* et trois autres films encore inédits en France. Il n'est plus à Paris en ce moment ; il répond aux lettres qu'on lui adresse, en général ; il est âgé de vingt-neuf ans. Oui, c'est bien Charles Rogers qui a joué dans *la Petite Vendeuse*. Vous vous êtes certainement trompée et n'avez pas pu voir Charles Rogers, pour la bonne raison qu'il n'est jamais venu encore en France. Il est à Hollywood ; c'est un célibataire de vingt-trois ans et il répond, en général, aux lettres.

J. BERTRAND. — La photographie de Mosjoukine que vous réclamiez vous a été envoyée.

SIMONE BAUD-CREVE-CŒUR, MONTFERRAND. — Les numéros de *Ciné-Miroir* que vous demandiez vous ont été envoyés.

PETITE ÉCOLIÈRE. — Nous prenons note de votre désir de voir paraître un article sur Ivan Mosjoukine ; cet artiste est né à Penza (Russie), le 26 septembre 1889 ; je ne lui connais pas d'autre nom. Dolly Davis est née à Paris il y a vingt-huit ans.

LUDOVIC PIVINT. — Concernant le collage défectueux des bandes d'abonnement, nous allons prendre toutes mesures utiles.

JEAN CAMERA.

LUCIANO ALBERTINI

***Cet incomparable artiste acrobate reparaît dans un nouveau film :* le Chevalier Casse-Cou, *superproduction A. A. F. A. éditée par* Super-Film.**

Paris — Hémery, impr.-gérant, 18, rue d'Enghien.